

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1901

THÈSE

N°

312

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 25 avril 1901, à 1 heure

Par Madame ELISABETH LÉPINE

Née à Mulhouse (Alsace) le 8 mars 1877.
Ancienne externe des Hôpitaux de Paris.

ESSAI

SUR

AMBROISE PARÉ

ET LA

MÉDECINE DES ENFANTS

Président : M. GRANCHER, professeur.

*Juges : { MM. LE DENTU, professeur.
MARFAN et MAUCLAIRE, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

L. BOYER

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

15, rue Racine, 15

—
1901

312

THÈSE

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS

Année 1901

THÈSE

N°

POUR

LE DOCTORAT EN MÉDECINE

Présentée et soutenue le jeudi 25 avril 1901, à 1 heure

Par Madame ELISABETH LÉPINE

Née à Mulhouse (Alsace) le 8 mars 1877.
Ancienne externe des Hôpitaux de Paris.

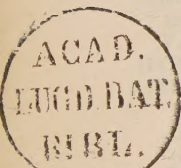
ESSAI

SUR

AMBROISE PARÉ

ET LA

MÉDECINE DES ENFANTS



Président : M. GRANCHER, professeur.

*Juges : { MM. LE DENTU, professeur.
MARFAN et MAUCLAIRE, agrégés.*

Le Candidat répondra aux questions qui lui seront faites sur les diverses parties de l'enseignement médical.

PARIS

L. BOYER

IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DE MÉDECINE

13, rue Racine, 13

1901

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS

Doyen.		M. BROUARDEL
Professeurs		MM.
Anatomie.		FARABEUF.
Physiologie.		CH. RICHET.
Physique médicale.		GARIEL.
Chimie organique et chimie minérale.		GAUTIER.
Histoire naturelle médicale.		BLANCHARD.
Pathologie et thérapeutique générales.		ROUCHARD.
Pat ologie médicale.	}	DEBOVE.
Pathologie chirurgicale.		HUTINEL.
Anatomie pathologique		LANNELONGUE
Histologie.		CORNIL.
Opérations et appareils.		MATHIAS DUVAL
Matière médicale et pharmacologie.		TERRIER.
Thérapeutique		POUCHET.
Hygiène.		LANDOUZY
Médecine légale.		PROUST.
Histoire de la médecine et de la chirurgie		BROUARDEL.
Pathologie expérimentale et comparée.		BRISAUD.
		CHANTEMESSE
Clinique médicale.	}	POTAIN.
		JACCOUD.
Maladie des enfants.		HAYEM.
Clinique de pathologie mentale et des maladies de l'encéphale		DIEULAFOY
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.		GRANCHER.
Clinique des maladies du système nerveux.		JOFFROY.
		FOURNIER.
Clinique chirurgicale.	}	RAYMOND.
		BERGER.
Clinique ophthalmologique.		DUPLAY.
Clinique des maladies des voies urinaires.		LE DENTU
Clinique d'accouchements.		TILLAUX.
		PANAS.
		GUYON.
		BUDIN.
		PINARD.

Agrégés en exercice.

MM.			
ACHARD	DESGREZ	LEJARS	THIROLOIX
ALBARRAN	DUPRE	LEPAGE	THOINOT
ANDRE	FAURE	MARFAN	VAQUEZ
BONNAIRE	GAUCHER	MAUCLAIRE	VARNIER
BROCA (Aug.)	GILLES DE LA	MENETRIER	WALLICH
BROCA (ANDRÉ)	TOURETTE	MERY	WALTHER
CHARAIN	HARTMANN	ROGER	WIDAL
CHASSEVANT	LANGLOIS	SEBILEAU	WURTZ
DELBET	LAUNOIS	TEISSIER	
	LEGUEU	THIERY	

Chef des Travaux anatomiques : M. RIEFFEL.

Par délibération en date du 9 décembre 1795, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

AUX MIENS



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

M. LE PROFESSEUR GRANCHER

Membre de l'Académie de médecine
Commandeur de la Légion d'honneur
Professeur de Clinique des Maladies des Enfants

A MES MAÎTRES DANS LES HÔPITAUX DE PARIS

M. LE PROFESSEUR LANNELONGUE

M. LE PROFESSEUR PINARD

M. LE DOCTEUR AUGUSTE BROCA

M. LE DOCTEUR GALLIARD

M. LE DOCTEUR GAUCHER

M. LE DOCTEUR MARFAN

M. LE DOCTEUR TUFFIER

En hommage de reconnaissance et de respect.

Tout cela est assurément très épars, très incomplet, ce n'est en rien l'ébauche d'un Traité didactique de médecine infantile. Mais si insuffisants que soient ces documents, par rapport à l'état actuel de la science, ils contiennent, au milieu d'erreurs parfois grossières, des vues tout à fait remarquables pour le temps où ils furent écrits. On a volontairement laissé hors du cadre de cette étude tout ce qui ne tenait pas aux maladies ou à l'hygiène de l'enfant, mais il y aurait, du côté de l'hygiène générale, de l'épidémiologie, de la thérapeutique, des données d'un intérêt analogue à recueillir dans Ambroise Paré.

De telles recherches rétrospectives pourraient peut-être rendre quelque service à ceux qui sont curieux d'apprendre comment, au milieu des obstacles que lui créent sans cesse l'ignorance des hommes ou leur mauvaise foi, se dégage peu à peu la vérité.

Mais de plus la lecture attentive des écrits d'un homme fait souvent connaître son caractère. L'âme haute et foncièrement bonne d'Ambroise Paré se révèle plus encore peut-être dans ses travaux sur l'enfance que dans ses œuvres chirurgicales. C'est là surtout ce qui a inspiré cette étude.

Le texte d'Ambroise Paré que l'on trouvera fréquemment cité est celui de ses *Œuvres complètes*, revues et collationnées sur les différentes éditions, par Malgaigne, et réunies par lui en trois volumes. Pour retrouver plus facilement les citations, nous avons donné les pages de cette édition, indiquée par l'abréviation *Malg.* Le premier chapitre est en partie résumé de cette même édition, que Malgaigne a fait précéder d'une étude historique de plus de 200 pages.

CHAPITRE I

La vie et les œuvres d'Ambroise Paré.

I. — *Les précurseurs d'Ambroise Paré.*

Pour bien comprendre les œuvres d'Ambroise Paré, il faut connaître l'homme et sa vie ; pour les apprécier à leur juste valeur, il faut se reporter au temps où elles parurent.

A ce moment, la chirurgie française n'existait pas encore. Dans les différents pays de l'Occident, les siècles précédents avaient progressivement vu éclore toute une série de gloires éphémères, et la science biologique, de même que la pratique de l'art médical, se débattaient péniblement, au milieu des subtilités scholastiques, entre les doctrines arabes, les superstitions barbares, et les souvenirs lointains d'une antiquité mal connue. C'était, sinon la nuit, du moins

une brume épaisse que traversaient seulement les trop rares éclairs de la pensée scientifique endormie.

Et puis le réveil était venu. Les trésors de l'antiquité grecque, quittant Byzance, s'étaient répandus sur l'Italie d'abord, puis sur toute l'Europe civilisée, au moment même où naissait l'imprimerie. Les lettres et les arts prenaient leur essor ; le tour des sciences allait venir. En attendant, les œuvres des médecins antiques, publiées et vulgarisées, provoquaient des recherches nouvelles. De leur contact avec les écrits où s'était transmis, sans cesse modifié, l'enseignement des Arabes, et du développement de l'esprit d'observation devait sortir une Renaissance médicale, incomparablement moins complète et moins brillante que celle des arts et des lettres, mais dont il est impossible de méconnaître l'importance. Ambroise Paré en fut l'un des premiers artisans.

Mais si incomplet qu'ait été le résultat de leurs efforts, il serait injuste de passer entièrement sous silence les noms de ses devanciers. En chirurgie, c'était à Plaisance, au ^{xiii}^e siècle, Guillaume de Salicet, puis son élève Lanfranc, qui vint en France, puis au début du ^{xiv}^e siècle

Henri de Mondeville, que le regretté Nicaise a fait revivre par la publication de ses œuvres, ainsi que ses successeurs, Guy de Chauliac et Pierre Franco.

Guy de Chauliac, qui fut presque contemporain de Mondeville, illustra l'école de Montpellier au ^{xiv}^e siècle. C'est le dernier représentant éminent des arabistes. Après lui, on ne trouve plus guère à signaler parmi eux que les italiens Bertapaglia et Gatenaria de Vercelli, l'inventeur de la seringue.

C'est à ce moment, au début du ^{xv}^e siècle, que les manuscrits grecs commencèrent à venir en Italie, et que l'on se mit à les rechercher et à les traduire ; cinquante ans plus tard, on les imprimait. L'impulsion était donnée, et avec les précurseurs immédiats d'Ambroise Paré, la pratique médico-chirurgicale connut des progrès nouveaux.

En Italie surtout, avec Antoine Benivieni, de Florence, (1440-1502), Jean de Vigo (1460-1520 ?) et son élève Marianus Sanctus (1489-1540), puis Bérenger de Carpi (1470-1550 ?), dont le principal titre à la reconnaissance de ses successeurs est un livre sur les fractures du crâne, tout-à-fait remarquable pour l'époque.

Vers le même temps, en Suisse et en Allemagne, de 1493 à 1541, vivait un homme qui eut le privilège d'exciter les enthousiasmes les plus irréflechis et les colères les plus violentes. Homme de génie pour les uns, esprit mal équilibré et révolutionnaire dangereux pour les autres, Paracelse était tout cela. Né à Einsiedeln, non loin de Zürich, il parcourut l'Europe entière, interrogeant les uns et les autres, pour savoir sur quelles bases reposaient les doctrines médicales qui régnaient alors et dont son esprit n'était point satisfait.

Il s'adressa aux docteurs, aux chirurgiens, aux devins, aux alchimistes, demandant à tous, comme il dit dans sa *Grande chirurgie*, « quels estoyent les meilleurs et les plus excellents remèdes desquels ils usoyent et avoyent usé pour guérir les maladies ». Et, lorsqu'il eut longtemps cheminé sur les routes, il en vint à cette conclusion que les médecins de son temps ne connaissaient que routine et théories, et il rejeta d'un bloc tout ce qu'ils enseignaient et tout ce que les anciens avaient écrit, persuadé que ce n'était point là qu'il fallait chercher la source de vérité.

Et il annonça, du haut de sa chaire de méde-

cine de l'Université de Bâle, où il parlait en allemand, au grand scandale de ses collègues dont l'enseignement se faisait en latin, il annonça que la médecine devait être fondée, non sur l'autorité, mais sur l'expérience et la raison.

L'observation des faits, poussée le plus loin possible, avec les secours du laboratoire — c'est-à-dire de la chimie — tel devait être le seul guide du médecin.

Voilà un beau programme. Malheureusement l'œuvre de Paracelse n'y répondit point. Il fut novateur, mais esprit absolu, intransigeant dans ses conclusions, orgueilleux de sa propre expérience, et n'en admettant pas la critique. Il se laissa égarer par son goût de l'alchimie, et s'il eut le mérite d'inaugurer la médecine chimique, il crut, à tort, que les rudimentaires notions de chimie que l'on possédait de son temps suffisaient à expliquer les phénomènes biologiques. Il était venu trop tôt pour que ses idées pussent devenir fécondes ; il n'avait pas les instruments nécessaires pour moissonner dans le champ nouveau qu'il découvrait.

Du moins, il introduisit en médecine une foule de médicaments nouveaux, entre autres l'antimoine, et surtout, il donna l'exemple de

l'indépendance des doctrines et d'un souci passionné de la vérité. Avec un caractère très différent, infiniment moins combatif et plus pondéré, Ambroise Paré eut des qualités analogues.

II. — *Ambroise Paré.*

1. *Ses premières années.* — Ambroise Paré naquit au Bourg-Hersent, près de Laval, à une date un peu incertaine, très probablement en 1517. Son père était coffretier, et outre son fils Ambroise, il en eut un autre qui fut coffretier comme son père. Un troisième frère, Jehan, fut chirurgien à Vitré. On ne sait presque rien sur lui.

Du reste, les premières années d'Ambroise Paré sont très obscures. Tout ce qu'il y a de certain, c'est qu'après avoir appris ce que l'on enseignait alors dans les écoles, il se mit à étudier la chirurgie, soit à Angers, soit peut-être à Vitré chez son frère Jehan. A l'âge de quinze ans, il arriva à Paris, et entra comme apprenti chez un chirurgien-barbier.

L'enseignement et la pratique de la chirurgie étaient alors, comme chacun sait, rigoureuse-

ment séparés de la médecine. La Faculté de Médecine de l'Université de Paris, qui comprenait les docteurs en médecine, considérait les chirurgiens comme gens d'une essence tout-à-fait inférieure à elle, et des privilèges royaux, sanctionnés par de nombreux arrêts du Parlement, justifiaient cette hiérarchie.

Quant aux chirurgiens, ils formaient eux-mêmes plusieurs classes distinctes. Au haut de l'échelle se trouvait la confrérie de Saint Côme et Saint Damien, qui devint le collège de Saint Côme. Ses membres portaient la robe, faisaient des leçons, donnaient des grades. « C'était, dit Malgaigne, un calque imparfait des grandes Facultés de Médecine, espèce de Faculté laïque demeurée en dehors de l'Université, et faisant pour s'y rattacher des efforts continus et inutiles ; bien moins célèbre d'ailleurs par les services rendus à la science, que par les luttes séculaires qu'elle eut à soutenir à la fois, et contre les barbiers et contre les médecins de Paris ».

Les barbiers, avaient formé à l'origine une corporation en dehors de la chirurgie, et c'est seulement dans la première moitié du XIII^e siècle que les chirurgiens leur mirent en main la lancette pour la saignée et les scarifica-

tions. Dans les provinces, ils étaient, sauf exception, seuls en possession de la pratique chirurgicale. A Paris, ils étaient rapidement parvenus à détourner à leur profit une grande partie de la clientèle des chirurgiens du collège de Saint Côme. Ces derniers, atteints dans leurs intérêts et dans leur amour-propre, mécontents de se voir confondus avec de simples barbiers, se défendirent en décidant que l'accès aux grades de chirurgie (bachelier, licencié et maître) serait fermé à quiconque ne serait « clerc grammairien, pour faire et parler bon latin ». Ainsi, quelle que fût l'habileté professionnelle d'un barbier, il ne pouvait être admis dans le collège des chirurgiens s'il ne connaissait que la langue vulgaire. C'était pour le collège de Saint Côme un moyen de rehausser son prestige, et de se rapprocher en apparence de la Faculté. Mais celle-ci, par hostilité des chirurgiens, soutint les barbiers-chirurgiens, et les admit comme écoliers à ses dissections. C'était les mettre, au point de vue professionnel, sur le même pied que les chirurgiens de Saint Côme, d'autant que ceux-ci n'avaient, pas plus que les barbiers, le pouvoir de médicamenter, ni même de s'occuper, dans leurs écrits, de sujets réputés médicaux.

Tel était le monde dans lequel Ambroise Paré tombait, lorsqu'il débarqua du Maine à Paris. Ses études latines n'avaient pas été poussées très loin, et il dut aspirer seulement au titre de maître-barbier-chirurgien. Il lui fallait suivre la filière ; il commença par être apprenti. Un pamphlet, que cite Malgaigne, donne une idée de l'existence de ces apprentis.

« A peine le coq a-t-il chanté, que le garçon se lève pour balayer la boutique et l'ouvrir, afin de ne pas perdre la petite rétribution que quelque manœuvre qui va à son travail lui donne pour se faire faire la barbe en passant. Depuis ce temps jusqu'à deux heures de l'après-midi, il va chez cinquante particuliers peigner des perruques, attendre dans l'antichambre ou sur l'escalier la commodité des pratiques, mettre les cheveux des uns en papillotes, passer les autres au fer, et leur faire le poil à tous. Vers le soir, s'il est de ceux qui ont envie de s'instruire, il prendra un livre. Mais la fatigue et le dégoût que cause nécessairement l'étude à ceux qui n'y sont point accoutumés lui procurent bientôt un grand sommeil, qu'interrompt quelquefois le bruit d'une petite cloche suspendue à la porte, qui l'avertit de faire le poil à un

paysan qui entre. Jamais homme n'a exigé tant de respect d'un domestique, et jamais dans les îles un blanc n'a cherché plus avidement à profiter de l'argent que lui coûte un nègre, qu'un maître chirurgien à profiter du pain et de l'eau qu'il donne à ses garçons. Une autre après-midi que celle où ils ont congé, il ne leur permettra pas de sortir pour aller aux leçons publiques, de peur de perdre l'argent d'une barbe qui ne viendra peut-être pas. C'est pourquoi les médecins, poussés par un esprit de charité, faisaient à ces pauvres jeunes gens des leçons de chirurgie dès quatre heures du matin ».

Ambroise Paré ne nous a laissé aucun renseignement sur cette partie de sa vie, nous ne savons le nom d'aucun de ses maîtres ; sans doute ce silence s'explique-t-il par la nature de ses souvenirs sur ce moment. Très peu de temps après son arrivée à Paris, il trouva moyen d'entrer à l'Hôtel-Dieu avec des fonctions qui correspondaient à peu près à l'internat actuel. Il jouissait là d'une liberté beaucoup plus grande que dans la boutique du barbier, et, ce qui lui était plus précieux que sa liberté même, il était en situation d'acquérir une instruction de beaucoup supérieure à celle de ses compa-

gnons de la veille. Il voyait de près, et continuellement, les malades, ouvrait les cadavres, pouvait même se livrer aux dissections anatomiques. Dans les moments de presse, il intervenait personnellement, et il nous raconte que dans un hiver rigoureux, quatre malades ayant eu le bout du nez gelé, ce fut lui-même qui leur en fit l'amputation.

Ce séjour à l'Hôtel-Dieu de Paris semble être resté dans sa mémoire comme l'un des plus utiles, et peut-être des plus heureux moments de sa jeunesse :

« Faut sçavoir, dit-il, que par l'espace de trois ans j'ai résidé en l'Hôtel-Dieu de Paris, où j'ay eu le moyen de veoir et de connoistre (eu esgard à la grande diversité de malades y gisans ordinairement) tout ce qui peut être d'altération ou maladie au corps humain ; et ensemble y apprendre sur une infinité de corps morts, tout ce qui se peut dire et considérer sur l'anatomie, ainsi que souvent j'en ay fait preuve très suffisante, et cela publiquement à Paris aux escholes de médecine ».

2. *Paré chirurgien militaire.* — Ce fut probablement vers 1536 que Paré quitta l'Hô-

tel-Dieu, et se fit recevoir maître-barbier chirurgien. Presque aussitôt après, il entra aux armées du roi, comme chirurgien du maréchal de Montjean, colonel-général de l'infanterie française.

A ce moment, Charles-Quint envahissait la Provence. Le maréchal de Montjean fit partie de l'armée envoyée pour le repousser, et Paré partit avec lui. Il n'avait aucune expérience de la chirurgie d'armée, il n'avait jamais vu de plaies récentes d'armes à feu, et n'en savait que ce qu'il avait lu dans Jean de Vigo. Et pourtant le hasard, ou plutôt le soin qu'il avait à n'en point laisser échapper les avertissements, lui fit faire d'emblée une découverte. C'était à la suite de l'affaire du Pas-de-Suze, où les arquebuses des Impériaux nous avaient fait de nombreux blessés. Le passage est à citer :

« J'étois en ce temps-là bien doux de sel, parce que je n'avois encore veu traiter les playes faites par harquebuses ; il est vrai que j'avois leu en Jean de Vigo, livre premier des *Playes en général*, chapitre 8, que les playes faites par bastons à feu participent de venenosité, à cause de la poudre : et pour leur curation commande les cauteriser avec huile de

sambuc, en laquelle soit meslé un peu de thériaque. Et, pour ne faillir, paravant qu'user de ladite huile fervente, sçachant que telle chose pourroit apporter au malade extrême douleur, je voulus sçavoir, premièrement que d'en appliquer, comme les autres chirurgiens faisoient pour le premier appareil, qui estoit d'appliquer ladite huile la plus bouillante qu'il leur estoit possible dedans les playes, avec tentes et setons, dont je prins hardiesse de faire comme eux.

« En fin mon huile me manqua, et fus contraint d'appliquer en son lieu un digestif fait de jaune d'œuf, huile rosat et térébenthine. La nuit je ne peu bien dormir à mon aise, pensant que par faute d'avoir cautérisé, je trouvasse les blessés où j'avais failli à mettre de ladite huile. morts empoisonnés : qui me fit lever de grand matin pour les visiter, où, outre mon espérance, trouvay ceux auxquels j'avois mis le médicament digestif, sentir peu de douleur à leurs playes, sans inflammation et tumeur, ayans assez bien reposé la nuit : les autres où l'on avoit appliqué ladite huile, les trouvay fébricitans, avec grande douleur, tumeur et inflammation aux environs de leurs playes. Adonc je me délibéray de ne

jamais plus brusler ainsi cruellement les pauvres blessés de harquebusades ».

Paré avait alors 19 ans. La rapidité et la sûreté de son jugement lui avaient montré une erreur funeste que défendait la plus grande autorité chirurgicale du temps. Mais ce serait mal le connaître que d'attribuer au hasard, ou à des intuitions plus ou moins géniales les découvertes qu'il fit ou les progrès dont il fut l'auteur. Presque toujours, la rapidité de la décision fut chez lui un élément secondaire. Ce qui dominait, ce qui fut constant, c'est le souci d'apprendre et de s'instruire. Rien n'est plus significatif à cet égard que l'anecdote qui lui arriva quelques semaines après la précédente, et qu'il raconte ainsi :

« Lors que nous entrâmes à Thurin, il se trouva un Chirurgien qui avait le bruit par dessus tout de bien médicamenter les harquebusades : en la grâce duquel trouvay moyen m'insinuer, et luy fis la court pres de deux ans et demy, auparavant qu'il me voulust déclarer son remède, qu'il appelloit son baume ».

Paré connut à la fin le secret du chirurgien piémontais, — c'est l'huile de petits chiens, dont il donne la recette dans ses œuvres. Et il connut

encore bien d'autres méthodes, plus simples et plus heureuses, que son expérience lui apprit. En 1545, neuf ans après sa première campagne, il fit paraître son premier livre, intitulé : « *La méthode de traicter les playes faictes par les hacquebutes et aultres bastons à feu, et de celles qui sont faictes par fleches, dardx et semblables ; aussi des combustions specialement faictes par la pouldre à canon : composée par Ambroise Paré, maistre barbier chirurgien à Paris* ».

C'était Sylvius l'anatomiste, l'une des lumières et l'une des autorités les plus incontestées de la Faculté de Paris à cette époque, qui avait conseillé à Paré de mettre par écrit ses observations et le résultat de son expérience, et de les livrer au public. Ce fut un bon conseil, pour les lecteurs, auprès desquels le livre eut un succès énorme, et pour l'auteur, dont le nom se trouva brusquement mis en évidence. Du reste, l'effet produit dépendit moins du livre lui-même, que de la coïncidence de sa publication avec des faits de guerre qui allaient en illustrer la portée.

Depuis sa première campagne, Ambroise Paré avait suivi constamment les armées, sauf pen-

dant deux années de paix. Depuis 1542, il avait été attaché à M. de Rohan. En 1545, il assista au siège de Boulogne, où le duc de Guise reçut ce grand coup de lance, dont la cicatrice lui fit donner le surnom de Balafré. La tradition attribue à Paré le traitement et la guérison de cette blessure. Il revint du siège de Boulogne grandi dans sa réputation, classé comme maître, à la fois par les gens de guerre et par les chirurgiens.

Puis vinrent plusieurs années de paix, durant lesquelles Paré revint à Paris, où il s'adonna particulièrement à l'anatomie. Sous la direction de Sylvius, qui était resté son protecteur et son ami, il fit de nombreuses dissections avec Thierry de Héry, son ami d'enfance. En 1550, il en réunir les résultats dans un petit volume, qui avait une annexe consacrée à l'art des accouchements.

Le succès qui accueillit son nouvel ouvrage l'encouragea à faire une seconde édition du premier. Il en fit hommage au roi lui-même, et celui-ci, qui venait d'entendre le plus grand bien de Paré à la suite d'une campagne où il s'était distingué une fois de plus, le prit à son propre service, et le fit inscrire sur la liste de ses chirurgiens ordinaires.

3. *Paré chirurgien du roi. Le siège de Metz.*

— La fortune qui avait poussé le fils du coffretier de Laval à de si hautes fonctions ne devait pas le quitter de sitôt. Il venait d'être nommé chirurgien du roi, lorsque Charles-Quint vint assiéger Metz, que défendait le duc de Guise. La garnison était très éprouvée par les attaques de l'ennemi, et le froid extrême, la disette et les maladies lui causaient des pertes constantes et cruelles. Les médicaments manquaient ; les barbiers chirurgiens de la ville, réquisitionnés pour les blessés, n'arrivaient pas à secourir tous leurs patients, et leur ignorance même était un danger de plus. Le duc de Guise envoya au roi un de ses capitaines, pour lui dépeindre l'état de la place, et surtout l'insuffisance du service de santé. Ambroise Paré fut envoyé à Metz. Il put heureusement franchir les lignes ennemies, et entra dans la place le 8 décembre 1552. Le siège durait depuis un mois et demi déjà. Paré fut accueilli, racontent les chroniqueurs, avec de grands transports d'enthousiasme par la garnison. Le surlendemain de son arrivée il trépanait M. de Bugueno, gentilhomme de la suite du duc ; il avait été frappé d'un éclat de pierre

à la tête, et depuis quatorze jours était sans connaissance. L'opération le guérit. Ce succès, extraordinaire pour l'époque, surtout si l'on songe aux conditions dans lesquelles il se produisait, donna auprès des chefs de l'armée un nouveau prestige à Paré.

Quant à la troupe, elle n'avait pas besoin d'une cure merveilleuse et inattendue pour avoir foi dans la science de Paré, pour le respecter et pour l'aimer. A toute heure du jour et de la nuit, on le trouvait auprès des blessés, allant de l'un à l'autre sans relâche et sans souci de ses forces, examinant et soignant tous ceux qui lui parvenaient, avec cette conscience et cette sollicitude qui étaient de règle dans sa vie. L'histoire, la peinture et la gravure ont popularisé ce séjour d'Ambroise Paré dans Metz assiégé. Pour beaucoup, c'est l'épisode capital de sa vie, — celui qui lui assure la reconnaissance de ses compatriotes et la gloire. Il suffit, en réalité, de parcourir ses écrits, et les ouvrages qui rapportent les témoignages de ses contemporains, pour se rendre compte que sa conduite au siège de Metz n'a, en aucune manière, été pour lui une exception. Placé par les circonstances en pleine lumière; devenu par le hasard des choses, l'un

des hommes sur qui reposait le salut de la ville et l'honneur des armes royales, il était naturel qu'on lui prêtât un héroïsme de circonstance. Mais ceux qui le louèrent le plus ne songèrent sans doute pas tous, qu'il y avait seize ans déjà que, à part les périodes de trêve, Paré prodiguait ses soins aux blessés, cherchant sans cesse, dans son esprit et dans son cœur, des moyens de les soulager.

Sans doute; les circonstances ne furent pas souvent pour lui aussi pénibles, ni la tâche aussi rude ni aussi absorbante qu'au siège de Metz. Mais combien de drames, déjà, dans ces lendemains de bataille qu'il avait vus, parmi les mourants et les mutilés ! La guerre n'a jamais été douce, pour les vainqueurs non plus que pour les vaincus, mais si atroce soit-elle de nos jours, elle ne peut faire autant de souffrances que du temps de Paré. C'était l'époque où l'on combattait de près, corps à corps souvent, comme à l'âge d'or de la chevalerie, déjà passé. Et de plus, les armes à feu étaient d'usage courant, et si leur portée était faible, leur calibre était suffisant pour faire d'odieuses blessures, de telle sorte que leur effet meurtrier s'ajoutait à ceux des armes blanches sans que le

combat de loin, comme de nos jours, diminuât les chances de mort.

Ainsi, après chaque rencontre, les blessés étaient nombreux, des deux côtés. S'ils étaient de petite naissance, et si quelqu'un ne les protégeait point, ils couraient grand risque d'être abandonnés, et de mourir misérablement sur la place. Ou bien, parfois, par mesure de pitié, et pour leur éviter les affres de l'abandon dans le fossé de la route, où les cruautés de l'adversaire, leurs compagnons les achevaient.

S'ils étaient soignés, c'était avec des moyens que la plus insuffisante des chirurgies d'armées modernes trouverait rudimentaires. Les chirurgiens étaient ignorants et rares, les pansements, où les cautérisations jouaient comme l'on sait un grand rôle, n'étaient le plus souvent que des occasions nouvelles de tortures.

Ambroise Paré apporta dans ce milieu, non seulement sa science chirurgicale, la plus cultivée du temps, non seulement une grande dextérité manuelle, mais encore des principes rigoureux de conduite, une conscience ferme, et des sentiments délicats d'humanité. Les grands se souvinrent de ses services et les

apprécièrent, les humbles s'en souvinrent aussi, et ils l'aimèrent.

Quelques mois après l'issue heureuse du siège de Metz, Paré se trouva de nouveau dans une garnison investie. C'était à Hesdin, en Picardie. Mais là les choses tournèrent mal ; on dut se rendre, et Paré fut avec les autres fait prisonnier. Il cacha son nom et son titre, pensant s'échapper plus facilement, ou tout au moins ne pas être étroitement surveillé comme les prisonniers dont on attendait une riche rançon. Mais il dut se déclarer chirurgien, d'abord parce qu'il put ainsi rester auprès de ses blessés, et en outre parce qu'en se prétendant soldat il tombait dans la condition de ces malheureux auxquels le vainqueur coupait parfois la gorge, quand il ne pouvait en espérer rançon.

Il fut heureusement libéré à quelque temps de là, et rentra à Paris, où la paix devait le laisser plusieurs années au milieu de ses études. Il avait alors 36 ans, et les guerres auxquelles il avait assisté, mettant en contact les chirurgiens des armées ennemies, avaient servi en même temps que ses livres à la diffusion de ses doctrines. Maintenant, ce n'était plus seulement parmi les troupes royales que l'on ne brûlait plus à l'huile

bouillante les plaies d'arquebuses, que l'on ne cautérisait plus systématiquement au fer rouge les moignons d'amputation ; en Italie avec Maggi, en Allemagne avec Lange des idées analogues à celle de Paré se faisaient jour.

4. *Paré chirurgien de Saint Côme et premier chirurgien du roi. Livres et voyages.* — Henri II marquait une faveur exceptionnelle à son chirurgien, celui-ci devenait un personnage écouté et puissant. Aussi le collège de Saint Côme, auquel, on s'en souvient, Paré, faute d'études classiques suffisantes, n'appartenait pas, saisit cette occasion de se créer un protecteur. En dépit des statuts qui exigeaient que le candidatsût le latin, en dépit de la nécessité de lui faire subir son examen en latin, tout fut convenu et arrêté par avance ; et de plus, on lui décernait, chose inouïe peut-être, dit Malgaigne, les honneurs d'une réception gratuite. En conséquence, A. Paré demanda à être admis aux examens le 18 août 1554, il fut nommé bachelier le 23 du même mois, licencié le 8 octobre, et prit le bonnet de maître le 18 décembre. La cérémonie se passait dans l'église des Mathurins, le recteur de l'Université y assistait ainsi

que des représentants de la Faculté, et, selon la position ou la célébrité du candidat, on y voyait affluer les grands seigneurs, les évêques, les hauts magistrats. La réception de Paré ne fut pas une des moins brillantes mais elle faillit prêter à rire aux auditeurs.

Plus de 20 ans après, dans une nouvelle lutte entre la Faculté et les chirurgiens, Riolan devait rappeler cette circonstance : « Entre les chirurgiens qui excellent aux œuvres de l'art, il en est (chacun sait de qui je veux parler, sans qu'il soit besoin que je les nomme) il en est qui ne savent pas décliner leur propre nom. Nous les avons vus appelés de la boutique du barbier à la maîtrise chirurgicale, et reçus gratis contre la coutume, de peur que les barbiers reconnus plus habiles que les chirurgiens ne fissent honte à leur collègue ; nous les avons entendus débiter de la manière la plus plaisante du monde le latin qu'on leur avait soufflé, et ne comprenant pas plus ce qu'ils disaient que ces enfants à qui, dans les collèges, les professeurs font répéter des harangues grecques »

Henri II étant mort en 1559 dans les circonstances tragiques que l'on sait, frappé à l'œil dans un tournoi par un tronçon de lance, Ambroise

Paré, qui avait été appelé à lui donner des soins, conserva sa place de chirurgien ordinaire auprès de François II. Dix-huit mois plus tard, ce dernier mourait, assez mystérieusement pour ses contemporains, en réalité selon toute vraisemblance, des complications cérébrales d'une otite moyenne. Paré ne put échapper au soupçon ridicule de l'avoir empoisonné en lui versant du poison dans l'oreille, mais ces calomnies ne le menacèrent pas sérieusement, car en 1563, au moment où la guerre civile venait de commencer, il fut nommé premier chirurgien du roi. L'année d'après, paraissait la troisième édition de ses œuvres chirurgicales, intitulée : *Dix livres de chirurgie*. De nombreuses additions y avaient été faites à l'édition précédente, en particulier trois livres tout à fait nouveaux : *Des chaudes-pisses, des pierres et des rétentions d'urine*. Il tenait certainement l'idée du premier de ces livres de l'ouvrage que son ami Thierry de Héry avait fait paraître en 1552 sur la maladie vénérienne.

Dans l'intervalle entre la mort du roi François II et sa nomination au poste de premier chirurgien du roi, Ambroise Paré avait fait paraître en outre un traité des *Playes de tête* et une

Anatomie universelle imitée de celle que venait de donner Vésale.

A peine la nouvelle édition de ses œuvres chirurgicales était-elle terminée, qu'il dut quitter Paris pour suivre le roi et la cour dans un voyage à travers les provinces, qui ne dura pas moins de deux ans. Il parcourut l'Est de la France, puis le Midi, où il séjourna plusieurs mois. Partout, il profitait de son passage pour aller voir les chirurgiens et médecins en renom, s'enquérir des procédés de chacun, ne laissant échapper aucune occasion de s'instruire.

L'hiver de 1564-1565 avait été très rude, et une grande misère régnait dans tout le royaume. Au printemps, des épidémies éclatèrent, qui trouvèrent dans cette population débilitée et malheureuse le plus favorable milieu à leur développement. Ce fut d'abord la peste, qui s'étendit rapidement sur presque toute la France. A. Paré en fut atteint, et eut un charbon à l'aisselle, et un autre plus considérable au ventre, qui lui laissa une cicatrice de la grandeur de la paume de la main.

De retour à Paris, il y trouva, non plus la peste, mais la petite vérole et la rougeole. Les médecins n'étaient pas assez nombreux pour

voir tous les malades, et les chirurgiens et barbiers furent appelés à les seconder. Cette circonstance permit à Paré d'être médecin une fois de plus, et de composer, sans émouvoir outre mesure la Faculté de Paris, un *Traité de la peste, de la petite-vérole et rougeole, avec une description de la lèpre*, qui parut en 1568. On verra plus loin que c'est, parmi ses ouvrages, l'un de ceux qui intéressent le plus la médecine des enfants.

Mais si la Faculté — que Paré du reste considérait dans ses écrits avec une respectueuse déférence, — ne prit point d'ombrage de ce livre purement médical, elle n'y laissa point passer l'éloge que Paré y faisait de l'antimoine. A propos de Paracelse, nous avons déjà parlé de l'introduction dans la thérapeutique de cet agent nouveau. Cette introduction, réalisée à l'étranger par Paracelse, ne se fit pas en France sans opposition ni sans résistance. En 1560, les « Alchymistes, dit Riolan, s'estans établis dans Paris, distribuans leurs drogues empoisonnées et donnant à tout le monde de l'antimoine qui entroit en vogue et recommandé par les escrits d'un médecin de Montpellier nommé Delaunay, ils avoient esté par censure de l'Eschole condam-

nez et par arrest de la cour l'usage de l'antimoine interdit d'en vendre ».

Un docteur, même de Montpellier, était aux yeux de la Faculté de Paris d'alors, très supérieur à un chirurgien, fût-il Ambroise Paré. Elle ne pouvait tolérer de celui-ci ce qu'elle interdisait à celui-là, et elle réclama. Mais l'affaire n'alla pas loin. Paré n'était pas combatif, et du reste, l'autorité morale et effective de la Faculté était telle que la lutte eût été sérieuse. Il céda sans bruit ; mais lorsqu'il réimprima le traité de la petite vérole, le passage sur l'antimoine disparut. A la place, on lut ceci :

« Quelques-uns approuvent et recommandent fort l'antimoine, alléguans plusieurs expériences qu'ils en ont veu. Toutefois parceque l'usage d'iceluy est réprouvé par messieurs de la Faculté de médecine, je ne me départiray d'en rien escrire en ce lieu ».

Les années suivantes furent marquées pour Paré par de nouveaux succès, surtout à l'occasion d'un voyage en Flandre où sa renommée l'avait fait appeler auprès de plusieurs blessés de marque, mais les luttes et les difficultés auxquelles il avait échappé jusque-là allaient commencer pour lui.

5. *Ses dernières années.* — Ces difficultés vinrent en partie de lui-même, dans les circonstances suivantes. Dans les parties de la chirurgie qu'il n'avait pas encore abordées, se trouvaient les tumeurs, considérées alors comme maladies médicales plus encore que chirurgicales. Or, en 1571, un chirurgien de St-Côme, Malezieu, avait traduit en français la *Synopsis chirurgiæ*, qu'un médecin, Gourmelen, venait de publier en 1566. Ce livre de Gourmelen était ce qui existait de plus complet à cette époque à cet égard. Mais Paré fit paraître au commencement de 1572, presque aussitôt après la traduction de Malezieu, un nouveau livre, intitulé *Cinq livres de chirurgie*, où il traitait entre autres choses *Des tumeurs en particulier et en général, des plaies et des luxations*. « L'effet de cette publication, dit Malgaigne, fut tel que ni l'ouvrage latin de Gourmelen, ni sa traduction française, ne parvinrent à une seconde édition ; mais Gourmelen sentit l'injure, et n'attendit que l'occasion de se venger ».

Ce fut dès lors l'ennemi juré d'A. Paré. Directement ou indirectement, il fut l'auteur ou l'inspirateur de toutes les attaques dirigées contre lui. Du reste, dès l'année 1569, un autre

docteur de Paris, Lepaulmier, avait publié un opusculé sur *la nature et le traitement des plaies de pistole*. Il copiait Paré et Maggi, sans nommer ni l'un ni l'autre, mais, à l'occasion du traitement, il critiquait très vivement celui que Paré avait conseillé. Celui-ci répondit, en publiant avec les *Cinq livres de chirurgie* une *Apologie touchant les playes faites par harquebuses*. Lepaulmier répondit, entremêlant ses arguments d'injures grossières, mais en vain. Paré avait touché juste, et il ne fut plus question de Lepaulmier.

Peu de temps après la publication de son nouvel ouvrage, Paré se trouva de nouveau au milieu de la guerre civile, dans la tourmente de la St-Barthélemy, qu'il traversa heureusement ; nous aurons plus loin, du reste, à revenir sur ce sujet. En 1573, il publia *Deux livres de chirurgie (de la génération et des monstres)*. Veuf depuis quelque temps, il se remaria, et Charles IX étant mort, continua ses fonctions auprès de Henri III, qui le nomma son valet de chambre et son conseiller. En 1575, il fit paraître, réunies en un magnifique in-folio, ses *Œuvres complètes*.

Mais Gourmelen venait d'être élu doyen de la

Faculté. Il saisit l'occasion que le hasard lui donnait, fit remettre en vigueur un arrêt de 1535, portant défense de publier aucun livre de médecine sans l'approbation préalable de la Faculté de Paris, et s'opposa à la mise en vente du volume. Le prétexte invoqué était que Paré avait abordé « des haults points de philosophie et de médecine, par exemple les questions des éléments, des humeurs, des facultés, des esprits, etc. » On lui reprochait également le livre de la génération, traitant de questions essentiellement médicales. L'affaire alla jusqu'au Parlement, mais là elle fut « classée ». Ambroise Paré était trop puissant auprès du roi, et le livre fut mis en vente sans opposition.

Gourmelen était battu, mais il comptait prendre sa revanche. Il pouvait d'autant plus l'espérer que la Faculté entraînait de nouveau en conflit déclaré avec les chirurgiens de Saint Côme. Mais A. Paré ne prit aucune part à ces querelles ; il s'était occupé à revoir et corriger la deuxième édition de ses Œuvres complètes, qui parut en 1579.

Trois ans plus tard, nouveau livre de Paré, qui allait fournir des armes à ses adversaires : *Le livre de la licorne*. Il y faisait, très judi-

cieusement, et même courageusement, la critique d'une superstition extrêmement ancrée à son époque, la croyance aux vertus de la corne de licorne. Cette substance se vendait plus cher que l'or, et il était passé en coutume d'en faire tremper un morceau dans la coupe où le roi buvait, comme antidote de tout poison

En 1583, quelques mois après l'apparition du livre, un auteur anonyme, s'appuyant sur le visa et l'approbation de Grangier, doyen de la Faculté, attaquait en termes moins que convenables, le livre de Paré. Celui-ci répondit, d'un ton digne et bienveillant tout à la fois. « Seulement je le prie — dit-il de son adversaire en terminant — s'il a envie d'opposer quelques contredits à ma réplique, qu'il quitte ses animosités, et qu'il traite plus doucement le bon vieillard ».

Ce n'était pas encore tout Gourmelen entra en scène, en publiant en latin trois nouveaux livres de chirurgie, où Paré était pris directement à partie sur l'application, faite par lui, de la ligature aux vaisseaux coupés dans les amputations. C'était de la part de Gourmelen une idée malheureuse et Paré n'eut pas de peine à lui répondre et à le confondre. Ce fut le dernier

de ses écrits. Les attaques de Gourmelen avaient excité le zèle de plus obscurs adversaires et les pamphlets se multiplièrent. A. Paré dédaigna de leur répondre. En 1582, une traduction latine de ses œuvres complètes avait vu le jour. Elle fut comptée par lui comme sa troisième édition, et la suivante qui parut en français en 1585, fut la quatrième.

L'âge venait pour Paré ; lorsque Henri III quitta la capitale, qu'il devait plus tard revenir assiéger, il n'emmenait point son premier chirurgien qui n'était plus assez valide pour faire campagne. A peu de temps de là, il mourait sous le poignard de Jacques Clément ; Paris, où la Ligue faisait régner la terreur, était assiégé de nouveau par Henri IV, et le siège y provoquait toutes les horreurs de la famine et de la misère.

Ambroise Paré, qui n'avait pas craint des'opposer publiquement, par sa parole, aux ordres de la Ligue, mourut quatre mois après la levée du siège. Voici en quels termes le chroniqueur Pierre de l'Estoile, son contemporain, annonce sa mort :

« Le jeudi, 20 de décembre 1590, mourut à Paris en sa maison, maistre Ambroise Paré, chirurgien du roy, âgé de quatre-vingts ans,

(c'est une erreur, Paré en avait en réalité soixante-treize), homme docte, et des premiers de son art ; qui nonobstant les temps, avoit toujours parlé et parloit librement pour la paix et le bien du peuple, ce qui le faisoit autant aimer des bons, comme mal vouloir et haïr des méchans, le nombre desquels surpassait de beaucoup l'autre, principalement à Paris, où les mutins avoient toute l'autorité : nonobstant lesquels ce bonhomme, se fiant possible à ses vieux ans comme Solon, ne laissoit à dire la vérité » (1).

6. *L'homme*. — Le témoignage de Pierre de l'Estoile ne s'écarte pas de ceux que donnent les mémoires et chroniques du temps. La courte notice nécrologique qu'il consacre à Ambroise Paré devait être approuvée de tous ceux qui, en dehors des passions politiques et religieuses, avaient appris à connaître le premier chirurgien du roi. Elle montrait l'un des côtés de ce grand caractère, — celui qui apparaissait le plus facilement à la foule —, mais elle laissait dans l'ombre d'autres qualités rares dont il est juste de dire ici quelques mots.

1, Malg. *in* Introduction, p, 295.

La vie tout entière de Paré fut sérieuse et digne. Que l'on se reporte à ses écrits seulement ou, qu'après les avoir fermés, on interroge l'histoire, la même impression se dégage pour le lecteur. Parti de très bas sur l'échelle sociale, passé par des moments de luttes et de difficultés qui eussent aigri bien des caractères, transporté au milieu de ces horreurs de la guerre qui déforment si vite les intelligences et les cœurs, mêlé plus tard à ce monde de courtisans, l'un des moins moraux qu'ait connus la royauté française, il demeura toujours semblable à lui-même, soucieux du bien et du vrai.

Il semble bien qu'il dut en partie son égalité d'humeur et la fermeté de ses sentiments à la grande piété qui était l'un des traits les plus saillants de son caractère. Dans tous ses ouvrages, on trouve des témoignages d'une foi profonde et sincère, plus réfléchie que naïve. On connaît le mot qui lui était familier : « Je le pansay, Dieu le guarit ».

Mais il n'est pas difficile de trouver chez lui, en même temps que cette piété naturelle, une répulsion invincible pour les superstitions, religieuses ou autres. Il a laissé, dans le livre *Des monstres*, que quelques-uns considèrent

avec exagération, comme une tache dans ses œuvres, différentes histoires et différents raisonnements qui nous paraissent aujourd'hui bien déplacés ; mais il ne faut pas oublier que sur la fin de sa vie, à un moment où il venait de subir attaques sur attaques, où il pouvait légitimement aspirer au repos, et où il était dangereux de toucher à certains sujets, il écrivit le livre *de la Licorne*, pour combattre des superstitions que défendaient, et la Faculté alors dans le giron de l'Église, et les clercs de l'abbaye de St-Denis, et derrière eux toute la Ligue menaçante.

Et plus tard encore, dans Paris assiégé, et livré à toutes les misères par les excès du fanatisme catholique déchainé, ce fut lui, qui à plusieurs reprises, éleva publiquement la voix pour ce qu'il considérait avec raison comme le bien.

Cette piété, jointe à la haine de tout ce qui fait les scories de la religion, la gravité de sa vie et l'austérité de ses mœurs, s'accordent fort bien avec l'opinion courante qu'A. Paré était huguenot. Malgaigne, qui ne paraît point suspect de sympathie pour les doctrines protestantes, a consacré un grand chapitre entier, le treizième

de sa Vie de Paré, à l'examen de ce point d'histoire, et il conclut qu'après la Saint-Barthélemy tout au moins, et sans doute avant, Paré était catholique.

Il serait singulièrement hors de propos de renouveler ici les discussions, plus théologiques qu'historiques, et plus passionnées que théologiques, auxquelles a cru devoir se livrer, à ce propos, un chirurgien de renom. Mais de la lecture du chapitre de Malgaigne, il résulte l'impression que, s'il s'est donné beaucoup de mal pour démontrer son opinion, il n'y a pas entièrement réussi. Des témoignages positifs, contemporains et postérieurs, parmi lesquels ceux de Sully et de Brantôme, affirment que Paré, qui était huguenot, dut son salut au moment de la Saint-Barthélemy, à la protection spéciale du roi Charles IX. Ils semblent même établir que l'ordre royal qui arrêta les massacres, à Paris et dans les provinces, au bout de quelques jours, fut en partie la conséquence d'une conversation d'Ambroise Paré avec le roi. Malgaigne tient pour nuls ces témoignages — mais comme il se rend compte que c'est aller un peu vite en besogne, il essaye de les faire oublier par des arguments théologiques qui

montrent seulement qu'il n'est pas assez versé dans les dogmes protestants pour en dissenter à son aise.

En 1573, un an après la Saint-Barthélemy, Paré qui était veuf, se remaria dans une église catholique, et plus tard il fut enterré à Saint-André-des-Arts. Ces manifestations extérieures, sur lesquelles Malgaigne s'appuie, et qui étaient commandées peut-être par la nécessité, sans parler des raisons de famille, n'ont rien à voir avec la pensée intime de Paré. Sur ce dernier point, ses contemporains ne se sont pas trompés. Ils l'ont toujours considéré comme un huguenot, et l'auteur anonyme de la *Vie de Coligny* l'a réclamé comme un des siens.

Quels que puissent être les sentiments et les préférences de chacun, on ne peut s'empêcher de reconnaître que pour un savant, dégagé des considérations politiques qui dictaient si souvent la foi religieuse des grands, être huguenot dans ces premiers temps de la Réformation, c'était se prononcer contre les dogmes imposés et l'esclavage de la science, lutter pour la morale plus haute et la pensée libre. Toute la vie de Paré parle dans ce sens, et c'est pourquoi, loin de vouloir, l'absoudre comme Malgaigne, à

toute force de l'accusation de protestantisme, nous pensons que si Paré était huguenot, comme le veut l'histoire, sa gloire n'en saurait être atteinte. et n'en tirerait qu'un rayon de plus.

Cet homme consciencieux, honnête, et courageux, était en même temps d'une grande délicatesse de cœur et d'une rare fidélité dans ses affections. On a vu, par le récit abrégé de ses campagnes, ce qu'il fit comme chirurgien militaire ; il est tout aussi instructif de le suivre dans sa vie de tous les jours. Il fraie volontiers avec les barbiers, ses anciens confrères ; jamais il n'a pour leurs erreurs un mot sévère. Pour ses élèves, les jeunes chirurgiens qu'il a formés, il fait leur éloge sans jamais en prendre ombra-ge, et dans ses écrits il prend soin de rendre à chacun ce qui lui est dû. Son ami d'enfance, Thierry de Héry, doit une bonne part de sa renommée d'aujourd'hui à l'éloge que Paré fit de lui, pour réparer l'oubli qu'il avait fait de son nom dans sa première publication sur les maladies vénériennes.

La bonté de Paré lui a inspiré des pages charmantes ; elle lui a dicté ces chapitres qui touchent aux différents soins à donner à l'enfance et à la pathologie de cet âge, et qui sont l'ori-

La ligature, pour Paré, doit être faite après la délivrance, qu'il hâte, ou provoque artificiellement en allant, presque aussitôt après la sortie de l'enfant, chercher et détacher à la main le placenta du fond de l'utérus. Dans ces conditions on comprend qu'il demande que l'enfant ne soit pas séparé de son arrière-faix, l'inconvénient d'un excès de sang passant au nouveau-né n'existant pas avec cette délivrance hâtive. En effet, il ne note nulle part et ne paraît pas avoir observé d'ictère tel qu'il apparaît souvent après la ligature tardive, le placenta étant encore fixé à l'utérus.

Le cordon sera lié « d'un fil double, à distance du ventre de la largeur d'un pouce et non plus, ne doit être trop serré, de peur que la partie qui est outre la ligature ne tombe plutôt qu'il n'est besoin : ne aussi trop lasche, de peur que le sang ne flue des vaisseaux ombilicaux, aussi que l'air n'entre dedans le ventre de l'enfant. Et après estre lié, il doit estre coupé deux doigts dessous la ligature, avec un rasoir ou ciseau bien tranchant, et puis appliqué dessus un linge en double, trempé en huile rosat ou d'amandes douces, pour seder la douleur : et après cela, au bout de quelques jours, ce qui

est coupé tombera avec la ligature » (1). Puis il conseille encore de ne pas laisser reposer le cordon directement sur le ventre de l'enfant jusqu'à sa chute définitive, mais de l'entourer de « linges ou coton » à cause des grandes tranchées qui s'en suivraient « pour la froideur de ce qui est mortifié ».

À part cette pathogénie révélatrice de l'époque à laquelle il écrit et à part cette application d'huile rosat, encore courante dans les campagnes où n'ont point pénétré les méthodes aseptiques, nous en sommes pour ainsi dire restés là, et ces lignes n'ont point vieilli.

Après la ligature et le pansement du cordon ombilical, Paré insiste sur la nécessité de nettoyer l'enduit sébacé qui recouvre le nouveau-né ; soit par onction d'huile rosat ou de myrtilles « pour luy oster la crasse ou excrement qu'il apporte dessus son cuir, aussi pour clorre les pores afin qu'après son habitude en soit rendue plus ferme », ou par le bain d'eau chaude et vin astringent avec un peu de sel. Ce bain sera suivi de frictions huileuses durant cinq à six jours autant « à fin de nettoyer son corps que de ré-

1. Malg. T. II, p. 677.

La ligature, pour Paré, doit être faite après la délivrance, qu'il hâte, ou provoque artificiellement en allant, presque aussitôt après la sortie de l'enfant, chercher et détacher à la main le placenta du fond de l'utérus. Dans ces conditions on comprend qu'il demande que l'enfant ne soit pas séparé de son arrière-faix, l'inconvénient d'un excès de sang passant au nouveau-né n'existant pas avec cette délivrance hâtive. En effet, il ne note nulle part et ne paraît pas avoir observé d'ictère tel qu'il apparaît souvent après la ligature tardive, le placenta étant encore fixé à l'utérus.

Le cordon sera lié « d'un fil double, à distance du ventre de la largeur d'un pouce et non plus, ne doit être trop serré, de peur que la partie qui est outre la ligature ne tombe plutôt qu'il n'est besoin : ne aussi trop lasche, de peur que le sang ne flue des vaisseaux ombilicaux, aussi que l'air n'entre dedans le ventre de l'enfant. Et après estre lié, il doit estre coupé deux doigts dessous la ligature, avec un rasoir ou ciseau bien tranchant, et puis appliqué dessus un linge en double, trempé en huile rosat ou d'amandes douces, pour seder la douleur : et après cela, au bout de quelques jours, ce qui

est coupé tombera avec la ligature » (1). Puis il conseille encore de ne pas laisser reposer le cordon directement sur le ventre de l'enfant jusqu'à sa chute définitive, mais de l'entourer de « linges ou cotton » à cause des grandes tranchées qui s'en suivraient « pour la froideur de ce qui est mortifié ».

À part cette pathogénie révélatrice de l'époque à laquelle il écrit et à part cette application d'huile rosat, encore courante dans les campagnes où n'ont point pénétré les méthodes aseptiques, nous en sommes pour ainsi dire restés là, et ces lignes n'ont point vieilli.

Après la ligature et le pansement du cordon ombilical, Paré insiste sur la nécessité de nettoyer l'enduit sébacé qui recouvre le nouveau-né ; soit par onction d'huile rosat ou de myrtilles « pour luy oster la crasse ou excrement qu'il apporte dessus son cuir, aussi pour clorre les pores afin qu'après son habitude en soit rendue plus ferme », ou par le bain d'eau chaude et vin astringent avec un peu de sel. Ce bain sera suivi de frictions huileuses durant cinq à six jours autant « à fin de nettoyer son corps que de ré-

1. Malg. T. II, p. 677.

soudre les meurtrissures et gourd-foulement qu'il a eus en sortant hors du ventre de sa mère ».

Voilà pour l'accouchement simple où l'enfant naît vigoureux et bien viable. Voyons maintenant la conduite à tenir dans les cas laborieux, si laborieux même, qu'avec les ressources assez restreintes de l'art obstétrical d'alors, la femme succombait fréquemment pendant le travail, laissant aux chirurgiens, comme le dit Paré, le soin d'extraire l'enfant par l'opération césarienne, s'il en était encore temps. C'est au chapitre XXXVIII du même livre, intitulé : *Des moyens de survenir à l'enfant, la mère morte*, chapitre qui serait à citer presque en entier, que nous trouvons ces indications.

« Or s'il advenoit que la femme grosse d'enfant fust en agonie, ou aux efforts de la mort, faut que le chirurgien se trouve prest si tost qu'elle aura expiré et jetté le dernier soupir : la faut ouvrir en diligence, afin de sauver l'enfant, s'il est possible » (1). Puis vient la technique de l'opération, qui ne nous arrêtera pas, mais qu'il faut faire avec grand soin dit Paré « de

1. Malg. T. II, p. 717.

peur qu'en faisant l'incision on ne touche du rasoir à l'enfant, lequel trouveras nager aux aquosités susdites, et souvent le nombril entortillé au col, ou aux bras et jambes ».

L'ouverture pratiquée, l'enfant étant en état de mort apparente, « le dit enfant ne se meut toujours pas, pour l'oppression et la débilitation et faute des esprits et vertus qu'il n'aura receuës à suffisance, à cause du décès de sa mère. Parquoy de prime face semblera aux assistants qu'il n'aura nulle vie : ce que connoistras véritablement en touchant et tastant son ombilic, auquel sentiras pousser et battre l'artère ombilicale, s'il a vie : aussi que si tost qu'il aura senti l'air, mouvera tout en un coup aucuns de ses membres. Or, *si tu connois que ses vertus et forces soient débiles, faut bien éviter de lier et séparer l'ombilic d'avec l'arrière-faix*, à cause que le dit enfant peut attirer et recevoir chaleur et quelque reste d'esprits contenus encore au dit arrière-faix : parquoy le poseras sus le ventre de l'enfant, et le laisseras jusques à ce que la chaleur soit exhalée : car par ce moyen seras cause d'augmenter ses vertus, et par conséquent d'allonger sa vie. *Mais là où ledit enfant seroit fort, alors pourras bien lier*

subit ledit ombilic, comme nous avons dit cy-dessus, et au reste laisser l'enfant à Dieu et aux femmes, qui luy feront ce que nous avons escrit ».

Il n'est pas besoin de commentaires à ceci. Tout au plus pouvons-nous nous étonner qu'il ne fasse pas mention, lui qui aime à souligner les détails et à n'omettre aucune petite chose, des moyens mécaniques et certainement connus, comme les flagellations, les frictions chaudes, les révulsifs, peut-être même l'insufflation bouche à bouche.

L'enfant est heureusement venu au monde ; les premières précautions ont été prises ; maintenant nous voyons Paré s'occuper de tous les petits soins que peut lui prodiguer une mère attentive et dévouée.

La tête de l'enfant en son petit berceau doit être mise un peu plus haute que le reste du corps, afin, dit-il, « que par telle situation les superfluités du cerveau descendent plus aisément vers les parties basses (1).

Pour éviter les positions vicieuses, « il le faut lier et bander en son petit grabat de si bonne façon,

1. Malg. T. II, p. 689.

que son col et son dos ne soient aucunement courbés. » Et ainsi, pour que l'enfant ne soit point contrefait il recommande avec grand soin de le coucher toujours sur le dos et non sur le côté, tant que la colonne vertébrale et les côtes sont encore « bien menues, laxes et molles » époque qui doit aller, pour lui, jusqu'au début d'une alimentation un peu plus substantielle que le lait de la nourrice, c'est-à-dire au moment de la dentition, coïncidant avec le début du sevrage comme nous le verrons un peu plus loin.

Pour protéger la vue du jeune enfant il préconise l'emploi du berceau d'osier à capote, comme le Moïse actuel, qui permet de cacher complètement la lumière au regard qui instinctivement la cherche et la suit. De cette manière on pourra placer la chandelle ou la lampe à côté de la couchette de l'enfant, ou derrière elle, sans craindre que la direction constante du regard du même côté ne produise du strabisme à la longue.

Pour endormir l'enfant, il indique trois moyens très employés des nourrices; à savoir : « présenter la tette à l'enfant, le bercer, le chanter ». Le deuxième de ces moyens l'arrête seul, car il remarque qu'il n'est pas bon de trop

bercer le nouveau-né, tant pour son cerveau, qui s'accommode mal de ces secousses, que pour son estomac dont la digestion est ainsi troublée et interrompue au détriment de la santé.

De plus, il remarque très judicieusement que les nourrices emploient beaucoup plus souvent le bercement pour elles que pour leur nourrisson qu'elles désirent n'entendre plus crier. De la sorte elles sont en paix, tandis qu'il serait bon que les enfants crient quelquefois, « car par ce moyen le poulmon et la poitrine s'élargissent d'avantage, et la chaleur naturelle s'en rend plus forte, et aussi que le cerveau se purge par le nez, yeux et bouche en pleurant, mouchant et crachant ». Toutefois Paré reconnaît, malgré l'assertion de ses « *Canons et règles chirurgiques* » où il dit en son 23^e propos (1) :

« Pleurer aux enfants est propice,
Car cela leur sert d'exercice »,

qu'il ne faudrait pas en abuser au point de faciliter le développement des hernies par effort, surtout chez les garçons. Chez eux, il faut craindre « qu'ils ne rompent le procès du péritoine, et que puis après il leur fallust couper les testi-

1. Malg. T. III, p. 649.

cules pour curer leurs hargnes : qui puis après degenereroient en nature féminine » (1).

Enfin Paré, considérant que le chat est une bête pernicieuse, comme le voulait une croyance populaire de l'époque, conseille de ne pas laisser approcher cet animal du berceau des enfants, « de peur qu'il ne s'y couche sur leur visage et ne les estouffe » (2).

II. — *Allaitement. Sevrage. Dentition.*

Du temps d'Ambroise Paré, comme du nôtre, les femmes des classes aisées se soumettaient assez difficilement aux charges et aux petits ennuis de l'allaitement maternel. Avocat de toutes les bonnes causes, il prend celle-ci à cœur et la défend, en invoquant tour à tour les joies que trouvera la mère à l'accomplissement de ce devoir sacré, la santé de l'enfant mise à l'abri de bien des maux de son âge, et enfin l'impossibilité de demander à une mercenaire des soins aussi dévoués et aussi constants que ceux donnés par la véritable mère à son enfant.

Voici d'ailleurs quelques-uns de ses argu-

1. Malg. T. II, p. 694.

2. Malg. T. III, p. 334.

ments. Dans son deuxième livre. *De l'Anatomie* (1), il invoque la constitution des organes de la femme ;

« Or, il y a sympathie des mamelles à la matrice : car chatouillant le tetin, la matrice se délecte aucunement et sent une titillation agréable, parce que ce petit bout de la mamelle a le sentiment fort délicat, à cause des nerfs qui y finissent : à celle fin que mesmes en cela les tetins eussent affinité avec les parties qui servent à la génération, et aussi à ce que la mère offrist et exhibast plus volontiers ses mamelles à l'enfant qui la chatouille doucement de sa langue et bouche. A quoy la femme sent grande délectation, et principalement quand le lait y est en abondance ».

Après les raisons anatomiques, il invoque au livre *De la Génération* la raison morale, en citant Marc-Aurèle, qui déjà engageait les mères à allaiter elles-mêmes leurs enfants pour être mères entières et non imparfaites, « car la femme est moitié mère pour enfanter, et moitié pour la nourriture de son fruit, de manière que la femme se peut appeler mère entière, lorsqu'elle

1. Malg. t. I, p. 178.

a enfanté et nourri son enfant du lait de ses propres mamelles ».

Enfin comme dernier argument bien fait pour attendrir la mère, « les nourrices n'aiment les enfants d'autrui que d'une amour supposée, et pour un loyer mercenaire, mais les mères les nourrissent par une amitié et grande affection naturelle ».

Toutefois, Paré se rend compte que tous les raisonnements, tant du cœur que de l'esprit, ne suffiront pas à transformer de sitôt des mœurs établies avec l'apparition des civilisations, et c'est en philosophe résigné qu'il conclut de quelle qualité doit être choisie une bonne nourrice, lorsque la mère ne voudra ou ne pourra nourrir, ou encore, respectueux qu'il est de l'autorité maritale, lorsque leur mari ne le voudra point souffrir.

Le soin qu'il désire voir apporter au choix de la nourrice et l'importance qu'il accorde à ce choix est amplement prouvé par les huit chapitres suivants :

1° De quelle qualité doit être choisie la nourrice.

2° De l'âge de la nourrice.

3° De l'habitude du corps de la nourrice.

4° Des mœurs de la nourrice.

5° Des mamelles et de la poitrine de la nourrice.

6° De la nature du lait de la nourrice.

7° De la distance du temps que la nourrice a enfanté, et du sexe de son enfant.

8° Du régime de la nourrice.

On voit par ces seuls titres qu'il ne néglige rien. En résumé, la nourrice idéale, pour Paré, doit être : indemne de tout soupçon de lèpre ou de vérole, elle doit avoir déjà eu deux ou trois enfants, avoir entre vingt-cinq et trente-cinq ans, ne pas être réglée pendant toute la durée de l'allaitement. Comme constitution : être large d'épaules, de bonne mine, ni trop grasse ni trop maigre, brune plutôt que blonde ou rousse, bien saine et robuste à travailler et à veiller à l'entour de l'enfant. N'avoir ni teigne ni dents gâtées en la bouche, ni l'haleine forte. Quant à ses mœurs, qui influenceront dit Paré, sur la vie tout entière de l'enfant, la nourrice doit être : habillée modestement, chaste, sobre, joyeuse, diligente et « non fetarde », aimant l'enfant comme le sien propre, s'il est possible. Elle doit savoir distraire et égayer son nourrisson, n'être ni triste, ni mélancolique, mais gaillarde,

chantant volontiers, même belle et bien habillée, car « petits enfans ne veulent nullement voir choses laides et hideuses : par quoy quand quelque vieille femme laide et ridée porte un petit enfant entre ses bras, si tost qu'il la voit, tressault tout pleurant, au contraire, là où sera quelque belle femme proprement habillée qui s'approchera, lors luy tendra les bras, pour aller vers elle » (1).

Voilà qui est peut-être une manifestation bien précoce du sentiment esthétique, que Paré prête au enfans.

Sans doute vaudrait-il mieux invoquer l'habitude que produit la présence constante de la même personne autour de l'enfant, qui ne connaît et ne veut qu'elle, en souriant à son approche.

Les mamelles de la nourrice seront assez grosses, ni lâches et pendantes, ni trop dures ni trop molles, car « l'enfant imprime son nez à la mamelle : la trouvant trop dure se fasche et ne veut pas teter, et en devient camus » (!) Les bouts de sein seront bien formés et développés sans être trop gros.

1. Malg. T. II, p. 687.

Quant au lait lui-même : qu'il soit abondant, blanc et relativement épais, sans odeur ; au goût doux et sucré, ni salé, ni amer.

Paré termine ce chapitre par des louanges à la Providence qui transforme le sang rutilant maternel en une douce liqueur blanche, enlevant ainsi tout aspect sanguinaire à l'allaitement qui eut été, sans cela, aussi pénible à supporter pour la mère que pour l'enfant et les assistants, sans compter que nous n'eussions jamais eu de beurre ni de fromage !!

Enfin il est à souhaiter que la nourrice soit accouchée depuis six jours au moins, d'un enfant mâle et né à terme.

Son régime dépendra, en partie de l'état digestif du nourrisson : léger et laxatif si l'enfant a une tendance à la constipation ; plus riche en viandes si les selles sont régulières. Très judicieusement Paré insiste sur la nécessité de n'apporter aucune perturbation dans le régime et les occupations de la nourrice transportée dans un milieu différent du sien, surtout si elle passe de la ville à la campagne. On lui fera prendre beaucoup d'exercice en lui procurant du travail, et en ne la suralimentant pas, ou tout au moins en lui faisant prendre une

nourriture simple et frugale se rapprochant de celle dont elle a l'habitude.

Nous venons de dire quelle importance Paré accorde à tout ce qui touche à la nourrice et quel développement il donne à cette partie de son livre. Aussi a-t-on quelque étonnement à constater qu'il ne donne aucun précepte, aucune règle concernant l'allaitement proprement dit. L'heure, la fréquence, le nombre des tétées ne l'inquiètent pas. De la nourrice il passe au sevrage et aux premiers aliments sans faire allusion aux troubles pouvant survenir entre temps.

Faudrait-il conclure de ce silence que les enfants d'alors, nés d'une race plus robuste et plus saine que l'actuelle, s'élevaient et grandissaient facilement et sans troubles ? Ce n'est pas vraisemblable, d'autant plus que le moment propice, indiqué par Paré lui-même, pour l'époque du sevrage, doit coïncider avec la fin de la dentition, qui commence d'après lui seulement au septième mois pour l'enfant élevé au sein. Ce qui lui fait reculer le sevrage à vingt mois et même deux ans.

Si donc à cette époque on remarque un retard sensible sur l'âge normal d'apparition des premières dents, cela tient évidemment à un défaut

général de la nutrition infantile. En effet, il est de règle aujourd'hui, comme le montre l'expérience, que les dents apparaissent d'une manière plus précoce chez l'enfant bien portant nourri au sein, que chez celui, également bien portant, élevé au biberon. De même lorsque le mode d'allaitement est semblable pour deux enfants, dont l'un est de santé plus faible, c'est chez ce dernier que les dents apparaissent plus tardivement. Il n'est pas rare actuellement de voir des nourrissons de quatre à cinq mois perçant leurs deux premières incisives ; or, il paraît évident que le retard des enfants du temps de Paré tenait au peu de soin apporté aux règles de l'allaitement. Lorsque l'enfant criait la faim, il tétait jusqu'à ce qu'il s'endormît ou qu'il fût rassasié, et il s'élevait ainsi tant bien que mal, plus souvent mal que bien. La mortalité des enfants du premier âge était plus élevée encore qu'elle ne l'est aujourd'hui, mais l'on s'en plaignait moins, car le nombre des naissances étant beaucoup plus considérable, une sélection s'établissait, sans que le chiffre total de la population cessât un instant de grandir.

Les dents, dit Paré, se trouvent toutes formées et prêtes à sortir sous la gencive au moment de

la naissance de l'enfant, comme le lui a prouvé une autopsie de nouveau-né faite par lui. Elles s'apprêtent à percer, ordinairement au septième mois, quelquefois avant, souvent après cet âge. Leur apparition coïncide avec la soudure des os du crâne et la plus grande résistance au doigt qu'offre alors la fontanelle bregmatique qui commence à s'ossifier. Les dents sont nécessaires à l'enfant qui commencera à parler et à manger « choses plus grosses et plus solides que le lait » sitôt qu'elles seront toutes sorties.

C'est au chapitre XCV du livre *de la Génération*, que l'on trouve cette digression sur l'évolution et les maladies des dents. Ce chapitre écrit en 1573, a été considérablement augmenté par l'auteur en 1579, sept ans après son second mariage, alors qu'ayant eu des enfants, il parle surtout par expérience paternelle.

En effet, on y trouve fort bien observés et décrits les troubles accompagnant la dentition : la grande douleur que font leurs gencives aux enfants avec « prurit, démangeaison et piqueure accompagnés de flux de ventre, fièvre, souvent épilepsie et spasme qui leur cause quelquefois la mort (1) ».

1. Malg. T. II, p. 797.

Puis viennent les petits symptômes : la bouche de l'enfant plus chaude que de coutume, les gencives enflées, sensibles et tendres. Le nourrisson criard, dormant mal, mettant autant de doigts dans sa petite bouche qu'il peut en faire entrer. Enfin la série des remèdes, prétendus efficaces, dont la liste est longue et variée. Tels sont les sirops de limon, grenade, etc... que la nourrice prendra en donnant moins à téter à l'enfant que de coutume ; les frictions faites sur les gencives avec toute substance douce, grasse et émolliente telle que huile, sirop, beurre, miel etc..., ou encore avec de la cervelle de lièvre ou de cochon rôtie qui possède, paraît-il, une propriété occulte d'aider à faire sortir les dents, ce que l'expérience a démontré !

Extérieurement, les cataplasmes de farine d'orge, moyeux d'œufs, lait et huile rosat appliqués sur la joue ; ou encore le hochet remplacé par une dent de loup enchassée dans un bâton de réglisse.

Toutefois Paré reconnaît lui-même qu'il est des cas rebelles où tous ces moyens échouent devant la grande résistance de la gencive qui ne veut point céder. C'est ce qui lui est arrivé pour l'un de ses enfants auquel il a fait une incision

au-dessus de la dent prête à sortir, opération téméraire paraît-il, « et qui eut lieu en présence de M. le Fèvre, médecin ordinaire du Roy, de Madame la princesse de la Roche-sur-Yon et de Messieurs Hautin, Courtin, docteurs regens en la Faculté de Médecine de Paris et de Jacques Guillemeau chirurgien ordinaire du Roy et juré à Paris ». Encore ne s'était-il décidé qu'après avoir fait l'autopsie d'un fils du seigneur de Nemours, âgé de huit mois, lequel était mort pour n'avoir pu percer une dent cachée sous la gencive dure et tuméfiée en cet endroit.

Bien avant le sevrage complet, ou même l'apparition des premières dents, Paré s'occupe de l'alimentation de l'enfant auquel il conseille de donner dix à douze jours après sa naissance des bouillies de lait et farine de froment séchée au four. Cette bouillie sera cuite longuement afin de ne pas donner de coliques à l'enfant.

Dans ce chapitre l'auteur se trouve parfois en contradiction avec lui-même. Ainsi il s'appuie sur Galien qui dans son livre *De sanitæ tuenda* veut que les jeunes enfants soient nourris de lait exclusivement, tant que la nourrice en a en quantité suffisante pour lui. Pourtant, malgré cette assertion et son expérience

qui lui a démontré que bien des enfants aussi jeunes refusent toute nourriture plus substantielle que le lait, il engage les mères à persister. C'est aussi dans la généralisation de l'alimentation trop précoce qu'il faut chercher une des causes du retard de la dentition qu'il observe plus loin. D'ailleurs il reconnaît lui-même que l'ingestion des bouillies constipe l'enfant, mais il n'a pas su voir et apprécier exactement dans ces cas les relations de causes à effets.

De plus s'il conseille d'adjoindre trop tôt les bouillies aux tétées, il fait prolonger celles-ci trop longtemps. Il donne comme moyenne deux ans, tout en faisant prendre, concurremment avec le sein, des aliments solides et de la viande. N'est-ce pas là épuiser la mère, alors que l'enfant peut parfaitement supporter le lait de vache sans qu'il soit besoin de le couper ?

Comme nous le verrons un peu plus loin, la pathologie de cet âge, observée par A. Paré, découle presque uniquement de ces fautes d'hygiène alimentaire.

III. — *Pathologie du nouveau-né.*

A la naissance, Paré conseille au chirurgien de visiter aussitôt l'état de tous les orifices, afin de pouvoir porter, si possible, un prompt remède à leur obturation ou malformation.

Il passe rapidement en revue les oreilles, le nez, la bouche, pour s'arrêter davantage à l'imperforation anale, dont il rapporte deux observations d'Antonio Benivieni, de Florence, qui put sauver l'un de ces petits malades en incisant l'obstacle, tandis que chez le second l'incision se referma si bien que malgré l'opération l'enfant mourut.

Il mentionne plus loin : l'hypospadias, que nous retrouverons dans un autre chapitre de cette étude ; la présence du filet sous la langue, qui empêche l'enfant de téter, et plus tard de parler, si le chirurgien ne le sectionne pas ; la syndactylie ; la polydactylie, le symblépharon, où pour séparer les paupières, l'opérateur emploiera des instruments propres en se gardant de toucher la cornée à l'endroit de la pupille, et maintiendra l'ouverture pratiquée par l'ap-

plication entre les deux paupières d'un petit linge trempé dans de l'eau et du blanc d'œuf, collyre destiné à hâter la cicatrisation.

Il parle également de la bosse séro-sanguine qui pour lui est bien une conséquence, sans grande importance, des traumatismes de l'accouchement, mais en en faisant une variété de l'hydrocéphalie. Il conseille de l'ouvrir à la lancette pour en laisser échapper le contenu.

Les nævi, tant vasculaires que pigmentaires, « les seings ou marques des enfants » l'arrêtent plus longtemps. De leur description, rappelant tantôt la cerise, la fraise, la figue, le raisin, l'abricot, voire même le melon, il passe à la pathogénie pour discuter le phénomène par lequel ces taches prennent une coloration et une vigueur plus grande, au temps des fruits qu'elles représentent. Cette opinion lui paraît étrange, mais il l'admet. Par contre, il repousse tout à fait la croyance populaire qui rapporte la formation de chacune de ces taches à une envie non satisfaite de la femme enceinte. L'enfant, dit-il, est à ce moment déjà formé et ne peut être aussi facilement impressionné. Sa pathogénie lui paraît plus rationnelle : la femme a été fécondée au moment de ses règles, et voilà pourquoi l'enfant en porte la trace.

Le traitement des nœvi diffère suivant leur siège, leur volume, leur nature. Aux parties charnues et lorsqu'il s'agit d'un nœvus pigmentaire, il préconise l'ablation par ligatures multiples. La tumeur s'ulcère et tombe en quelques jours. Pour empêcher sa reproduction il sera bon de cautériser la cicatrice avec un peu d'huile de vitriol. Quant aux nœvi vasculaires, à moins qu'ils ne soient de dimensions fort restreintes, et surtout lorsqu'ils siègent en un tissu érectile comme les lèvres, il faut se garder d'y toucher, de peur d'accidents graves, car ce sont des tumeurs participant des varices, comme le prouve leur turgescence au cri ou à la colère de l'enfant.

Avant la première tétée, Paré conseille, pour purger le nouveau-né des excréments que jettent aux premiers jours, ses intestins, de lui donner avant toute chose, un peu d'huile d'amandes douces, du sirop de roses, de la thériaque ou du miel gros comme un pois chiche.

Plus tard, comme conséquence de l'alimentation trop substantielle qu'il préconise, en faisant adjoindre au sein des bouillies de farine dès l'âge de douze jours, il traite énergiquement les constipations rebelles et les coliques par « une

dragme d'aloès, ellebore blanc et noir de chacun quinze grains, le tout pulvérisé et meslé avec suffisante quantité de fiel de bœuf » mélange qu'il fait appliquer extérieurement, heureusement, sur le nombril de l'enfant, en lui donnant de l'huile d'amandes douces tirée du feu, à l'intérieur.

Plus loin il mentionne l'impétigo infantile, mais il en fait un signe de santé indubitable... pour plus tard, car plus l'enfant sera galeux, tant du corps que de la tête, plus il se purge de ses superfluités et se portera bien, alors qu'il sera grand. A l'appui de cette théorie, Paré ajoute que ceux qui par malheur ne voient pas sortir de la sorte leurs superfluités, deviennent pour la plupart malingres, bossus ou contrefaits, ce qui permet d'affirmer à distance que les enfants les plus robustes payaient de la première manière leur tribut à la suralimentation, tandis que les seconds plus débiles et plus faibles devenaient des rachitiques avérés aux multiples déformations du squelette.

CHAPITRE III

Maladies infectieuses et parasitaires. Rachitisme.

I. — *Fièvres éruptives.*

Dans le *Traicté de la peste, petite verolle et rougeolle*, paru pour la première fois en 1568, A. Paré expose les deux dernières maladies, qui nous intéressent particulièrement, telles que la science d'alors les concevait. Celle-ci les considérait non seulement comme proches parentes, mais comme deux modalités de la même expression pathologique. C'est ce qui explique le rapprochement constant que Paré en fait dans sa description où souvent même il les confond.

Pour lui, il devait exister un autre doute dans son esprit ; il lui semblait que les complications éloignées de la variole lui étaient ce que sont les manifestations secondaires ou tertiaires

à l'accident primitif de la syphilis, comme il le dit à plusieurs reprises en invoquant une certaine parenté entre la petite et la grande vérole.

Cliniquement on trouve bien décrites et nettement différenciées dans ce livre l'éruption de la rougeole et celle de la variole.

Mais on n'y trouve pas d'indications précises de durée pour les différents stades de ces éruptions. Les symptômes généraux sont décrits simultanément pour les deux affections, et naturellement leur description y perd en clarté et en précision. D'après leur énumération et la gravité qu'ils comportent, suivant Paré, il paraît certain qu'il visait davantage la variole, en les décrivant, sans doute par ce qu'il la connaissait mieux pour en avoir vu davantage, probablement au moment de son séjour à l'Hôtel-Dieu de Paris.

Voici d'ailleurs ce qu'il dit des différences entre les deux éruptions : « Or la verolle differe de la rougeolle, ainsi que la bosse du charbon : par quoy la rougeolle ne laisse pour marque de soy sinon taches comme de pulces partout le corps, autres fois rouges, autres fois verdes ou noires : mais la verolle s'élève en pustule pointue et blanchissante, argument de meslange de

pituite avec sang. D'avantage, la verolle est plus eslevée en pointe : au contraire, la rougeolle ne sort gueres hors du cuir, mais est plus large : toutesfois, au commencement que l'une ou l'autre sortent : comme du premier, second, et tiers jour, il est difficile de les distinguer l'une de l'autre, parce qu'elles sont en leur commencement presque semblables : et depuis le second, tiers ou quart jour, la verolle croist et se blanchit avant qu'elle vienne en crouste : au contraire, la rougeolle demeure rouge à la superficie du cuir, et ne croist point en tumeur. D'avantage, la verolle pique et fait demangeaison, et la rougeolle ne pique et ne démange point parce que l'humeur n'est pas si acre ny mordicant, ou par ce qu'estant plus subtil il s'exhale plus aisément (1) ».

Il constate aussi la fréquence plus grande de la rougeole chez les jeunes enfants, et à ce propos ses deux premières éditions, celles de 1568 et de 1575, mentionnaient comme source, en dehors de son expérience personnelle celle de maistre Simon de Vallambert, médecin de Monseigneur d'Alençon et de Madame la duchesse de

1. Malg., t. III, p. 257.

Savoie, auteur d'un livre sur la manière de nourrir et gouverner les enfants, tandis que les suivantes ne mentionnent rien de semblable.

Au début de la rougeole et avant l'éruption, il mentionne les différents catarrhes, pharyngé, oculaire, nasal avec maux de gorge, enrrouement, dyspnée, vertige et pesanteur de tête accompagnant un état fébrile pendant lequel les urines sont rares, rouges et troubles.

Comme traitement, il observe surtout un régime, bon pour tous les fiévreux : diète, puis alimentation légère comportant surtout des liquides tels que du lait, du bouillon de viandes blanches joint à l'emploi de différentes tisanes dont la liste est longue, employées comme résolutifs et diurétiques. Si l'enfant atteint de rougeole est au sein, il applique tout le traitement à sa nourrice, afin que celui-ci en ressente les effets par le lait ainsi modifié. Il conseille seulement d'espacer les tétées pour faire observer une légère diète à l'enfant.

Deux points spéciaux du traitement nous arrêteront un peu plus longuement ; ce sont : la photothérapie et l'usage du drap mouillé mentionnés par Paré comme déjà employés par ses prédécesseurs. En effet, pour favoriser l'is-

sue de l'éruption qui se fait mal ou tarde à paraître, il conseille d'envelopper l'enfant d'un drap « d'escarlata » et de se servir de draps rouges comme couvertures du lit, moyen renouvelé de Gaddesden, qui au xiv^e siècle, donnait un conseil tout semblable pour le fils du roi d'Angleterre.

Voilà qui n'est autre que la méthode reprise depuis peu et remise en vogue par Finsen et d'autres encore.

Avec les mêmes indications thérapeutiques et pour favoriser la sudation, Paré conseille encore de joindre à la médication interne, l'application externe d'une décoction bien chaude de diverses simples, de figues et de millet dans laquelle on trempera un « linceul », que l'on exprimera avant d'en envelopper l'enfant. Il recommande cette méthode tant aux grands qu'aux petits. Certes ce qui agit là est plus l'application du drap mouillé lui-même que la vertu des plantes dont se compose la décoction, et nous pouvons y voir l'état embryonnaire d'un moyen puissant de la thérapeutique actuelle : l'hydrothérapie.

Tout le reste du livre se rapporte plus spé-

cialement à la variole, dont il a constaté l'extrême malignité avec prédominance de certains symptômes suivant les épidémies ; telles sont les formes hémorrhagiques qui ont fait donner le nom de variole noire à la plus terrible, en effet, des variétés de cette maladie.

Il marque la prédominance des pustules au visage, et indique divers baumes devant, dit-il atténuer ou même empêcher les cicatrices de se former. En tous cas il conseille d'ouvrir chaque pustule séparément, disant que celles qu'on abandonne à elles-mêmes marquent plus profondément. A l'autopsie il constate l'existence de pustules, en tout semblables à celles de la peau, siégeant sur les muqueuses, principalement sur la muqueuse intestinale ; enfin il note très exactement la fréquence de certaines complications, comme les arthrites suppurées, « qui gastent et font perdre le mouvement des jointures, principalement des coudes, poignets, genoux et du pied », les ostéomyélites. Il en rapporte une observation, d'une fillette de quatre ans atteinte un mois après le début de l'éruption variolique, de suppuration au sternum, clavicule et omoplate et même de l'articulation de l'épaule. Il signale aussi la perte de la

vue, par pustules de la cornée et celle de l'ouïe, par otite moyenne.

II. — *Peste.*

Au livre *De la Peste*, A. Paré nous dit que celle-ci, loin d'épargner les jeunes sujets et même les nourrissons, les attaque plus facilement en raison de leur faible résistance comparée à celle de l'adulte. Les symptômes restent les mêmes à tous les âges, ainsi que l'évolution, toujours rapide, parfois foudroyante.

Pour le traitement seulement, il établit une distinction et écrit un chapitre spécial *De la curation des enfans espris de la Peste*. Celui-ci ressemble fort au traitement des enfants atteints de rougeole. On y trouve une médication générale de toutes les affections fébriles : diète, purgation, sudorifiques, avec la recommandation nouvelle de faire prendre les médicaments à la nourrice, si l'enfant est au sein, pour rendre le lait médicamenteux.

Au moment de l'apparition d'un bubon ou d'un charbon, Paré emploie immédiatement des

fomentations chaudes et purge l'enfant avec de la rhubarbe, de la casse ou simplement du sirop de roses laxatif ou du sirop de chicorée suivant l'âge « ayant égard à sa nature tendre et délicate ». Enfin il indique l'emploi de deux médicaments très en vogue à l'époque : la thériaque, en la vertu de laquelle il a foi, et la licorne ou poudre de corne de cerf et d'ivoire râpé dont il conteste l'efficacité, comme il devait le faire plus tard et plus complètement dans son *Discours sur la Licorne*.

III. — *Infections bucco-pharyngées.*

Pour plus de clarté dans cette étude, nous réunirons sous un même titre toutes les infections de la bouche, ainsi que celles de la gorge, que Paré a vues et étudiées dans ses livres, en y apportant une confusion bien explicable. Telles sont les aphtes des jeunes enfants qu'il différencie du muguet en les décrivant comme de petites ulcérations blanchâtres, isolées, occupant la face interne des joues, du palais, du pharynx même et devenant confluentes dans les cas gra-

ves. Comme traitement il a recours d'abord aux gargarismes émollients, devant l'insuffisance desquels, dans les cas rebelles, il préconise la cautérisation par l'huile de vitriol ou l'huile bouillante pour éviter, dit-il, la carie des os du palais.

Dans son chapitre des Squinances (1) extrait du livre des *tumeurs contre nature*, il passe en revue bien des angines sans doute, en faisant la première place à l'angine phlegmoneuse et à l'abcès rétro-pharyngien qui l'intéressaient plus particulièrement en raison de l'intervention chirurgicale, pour laquelle il invente deux bistouris de courbures différentes suivant la profondeur de la région à inciser.

Pour lui la squinace est un terme général, comprenant tantôt l'infection des amygdales palatines, tantôt celle de l'amygdale pharyngée et toutes les angines peut-être, même le croup et la diphthérie, sans que ses descriptions soient assez explicites pour permettre cette affirmation. Ce qu'il décrit surtout et très nettement, c'est l'anxiété du malade qui ne peut respirer, avale avec difficulté, tire la langue en tenant sa bouche constamment ouverte, parle du nez, s'assied

1. Malg. T. I, p. 386.

sur son lit, les yeux brillants et sortant de l'orbite, et qui n'est calmé que par l'incision donnant issue au pus lorsqu'il y a une tumeur pharyngienne accessible au toucher.

IV. — *Infections chroniques, Syphilis infantile.*

Les grandes infections chroniques telles que la syphilis, la tuberculose, alors méconnue, la lèpre, ont intéressé Paré à des titres divers. Pour ne parler que de la première, elle est riche en observations relatives à la syphilis infantile, ainsi qu'à l'hérédo-syphilis qui seules entrent dans le plan de cette étude.

Paré connaît très bien la syphilis et bien qu'il reconnaisse que « l'ire » de Dieu peut en être la seule cause, il invoque plus fréquemment la contagion. Non seulement les enfants n'en sont pas exempts, mais leur état de faiblesse et de débilité les y prédispose. Ainsi il recommande aux vérolés de ne point embrasser les enfants de peur de les contaminer, de même qu'il engage les sages-femmes à prendre des

précautions pour elles-mêmes, de peur de prendre la syphilis en extrayant un enfant de parents suspects et qui peut apporter le germe de l'affection en naissant.

De même l'infection par l'intermédiaire de l'allaitement au sein, de la nourrice à l'enfant, ou réciproquement, lui est bien connue : « semblablement les enfans allaitant nourrices vérolées en sont infectés : attendu que le lait n'est que le sang blanchi, lequel estant infecté du virus, et l'enfant en estant nourri, en prend les mesmes qualités. » (1).

A l'appui de quoi il cite une observation personnelle et qui vaut la peine d'être rapportée en entier : « Une honneste et riche femme pria son mary qu'il luy permist d'estre nourrice d'un sien enfant : ce que luy accorda, pourveu qu'elle print une autre nourrice pour la soulager à nourrir l'enfant. Icele nourrice avait la verolle, et la bailla à l'enfant, et l'enfant à la mère, et la mère au mary, et le mary à ses deux autres petits enfans qu'il faisoit ordinairement boire et manger, et souvent coucher avecques luy, non ayant connaissance qu'il fust entaché de ceste

1. Malg. T. II, p. 529.

maladie. Or la mère considérant que le petit enfant ne profitoit aucunement, et qu'il estoit en cry perpétuel, m'envoya querir pour connoistre sa maladie, qui ne fut difficile à juger, d'autant qu'il estoit tout couvert de boutons et pustules, et que les tetins de la nourrice estoient tous ulcérés : pareillement ceux de la mère, ayant sus son corps plusieurs boutons : et semblablement le père et les deux petits enfans, dont l'un étoit aagé de trois, et l'autre de quatre ans. Lors declaray au père et à la mère qu'ils étaient tous entachés de la verolle, ce qui était provenu par la nourrice : lesquels j'ay traités, et furent tous guaris, reste le petit enfant qui mourut. Et la nourrice eut le fouët sous la custode, et l'eust eu par les quarrefours, n'eust esté de crainte de deshonnorer la maison ».

Par exemple, il est un conseil que l'on ne comprend guère dans la bouche de Paré : si l'enfant, dit-il, prend la vérole de sa nourrice, il faut la lui changer pour une autre qui soit saine. Or, l'observation que nous venons de rapporter prouve qu'il sait pertinemment que l'enfant infectera cette nouvelle nourrice. Il est vrai qu'il invoque comme raison péremptoire que sans cela l'enfant ne pourrait guérir parce qu'il

serait toujours nourri de lait infecté du virus vérolique, opinion d'ailleurs reconnue fausse aujourd'hui. Lui-même se contredit en ordonnant un traitement à la nourrice (eau thériacale et frictions d'onguent vif-argent) qui non seulement doit la guérir, mais rendre son lait propre à guérir l'enfant lui aussi.

L'onguent vif-argent, voilà le traitement de choix de la vérole, pour Paré. Il l'emploie pour les enfants comme pour les adultes en faisant varier les doses, très sagement, car il connaissait parfaitement le grand écueil de sa médication : la salivation mercurielle et la stomatite consécutive. Aussi recommande-t-il de cesser les frictions dès que le malade crache abondamment ou se plaint de ses gencives qui s'œdématisent.

La manière de faire les frictions mercurielles est pour lui l'objet d'une mention toute spéciale, car il en connaît l'importance pour le résultat du traitement : la friction sera de dix minutes au moins et faite tantôt sur la face interne des membres, ou au niveau des articulations, tantôt sur le tronc, soit en avant, soit en arrière ; la partie frottée sera recouverte d'un linge et non lavée. Voilà certes la meilleure manière de procéder, et qui n'a pas varié.

Enfin il consigne le fait suivant, relatif à la syphilis héréditaire, fait qui a son importance, au point de vue de la race : les enfants qui naissent de parents vérolés sont moins robustes que les autres, et s'ils naissent avec des pustules sur le corps, ou avec une ascite prononcée ils sont presque fatalement voués à la mort, tandis que ceux infectés par leur nourrice ou par toute autre voie guérissent dans la majorité des cas.

Il ne saurait, bien entendu, être question dans l'œuvre de Paré, d'une étude spéciale des manifestations infantiles de la tuberculose. On y peut cependant trouver quelques renseignements utiles. Il connaît bien les *écrouelles*, les ganglions du cou, et il remarque, au cours de plusieurs autopsies, la coexistence d'écrouelles avec des ganglions suppurés du mésentère.

Dans son étude des hydropisies, qui toutes sont confondues, ou peu s'en faut, dans une description commune et vague, Paré remarque cependant que les jeunes sujets (sans mentionner l'enfant en particulier) qui sans fièvre, ont une ascite légère qui ne les empêche point de prendre quelque exercice, sont seuls susceptibles de guérison radicale. Il s'agit vraisemblable-

ment ici d'une forme de la péritonite tuberculeuse, de celle qui guérit parfois en effet, ce qui lui a valu le nom sous lequel on l'a récemment désignée d'ascite curable des jeunes sujets.

A l'occasion de la *lèpre* dont Paré traite dans son livre *De la petite verolle, rougeolle et lèpre*, nous rappellerons qu'il mentionne cette affection comme héréditaire et contagieuse, disant que les enfants des enfants de lépreux le deviennent encore. Aussi conseille-t-il la séparation des lépreux d'avec les sains, et l'interdiction pour eux de se marier, afin de protéger la race et éteindre le fléau.



V. — *Parasites.*

Les vers intestinaux des enfants font l'objet de plusieurs chapitres de l'œuvre de Paré. Il croit fermement à la génération spontanée et n'envisage pas d'autre hypothèse : les vers se font d'une matière visqueuse qui se corrompt dans l'estomac et passe de là aux intestins sous forme de vers. Ceux-ci suivant la matière qui les aura formés seront de trois espèces différentes : 1° les ronds et larges, les *Teretes* ; 2° les

larges et longs, les Tœnias ; 3° les petits et grêles, les Ascarides. Toutes les variétés se ramènent à un de ces trois types. Il sait que les plats sont de beaucoup les plus longs, atteignant jusqu'à sept fois la longueur du corps, qu'on en trouve des fragments dans les excréments de temps à autre, tandis que les petits, de la troisième espèce, sont les plus fréquents chez les jeunes enfants où ils causent des démangeaisons du pourtour de l'anus et du nez, ainsi qu'une toux sèche, de la pâleur du visage et une fièvre légère.

Le sommeil est agité, s'accompagne de grincements de dents ; enfin si l'enfant est moite, dyspnéique et affaibli, la mort est proche et il est nécessaire d'intervenir promptement.

Le traitement consiste en un régime approprié : bouillie très cuite pour les tous jeunes enfants, avec de bonnes viandes aux plus grands de peur que leurs vers ne trouvant rien à leur goût ne piquent et rongent les intestins. Pour tuer les parasites et provoquer leur expulsion, employer le semen-contra, l'aloës, la myrrhe, la vieille thériaque et purger le malade. Chez le nourrisson employer un traitement externe où ces substances seront incorporées dans des cataplas-

mes de fenouil, cumin, lupin, absinthe, rue, etc... appliqués sur le nombril, ou dans un oignon creusé et rempli d'aloës.

Non seulement les vers s'engendrent spontanément, mais Paré croit possible que l'enfant naissant d'une mère atteinte de ces parasites en apporte dans son intestin, ceux-ci passant directement de la mère à l'enfant.

Les parasites du cuir chevelu lui sont connus, en partie. Pour lui, toutes ces affections se résument en deux catégories : les alopecies, où il fait entrer l'alopecie syphilitique et la pelade, et toutes les formations croûteuses telles que les teignes, dont il connaît plusieurs espèces, et qu'il considère comme très contagieuses ; parmi elles l'impétigo, qui ne se limite pas au cuir chevelu et qu'il considère, à tort, comme une forme atténuée et non contagieuse de la teigne destinée à purger l'organisme de ses humeurs. Les poux « qui naissent par tout le corps, principalement ès lieux chauds et humides, comme aisselles, aines et teste pour la multitude du poil ; les petits enfants y sont fort sujets, à raison qu'ils crapulent et engendrent beaucoup d'excremens » (1).

1. Malg T. III, p. 270.

Tant pour les poux que pour la pelade, les teignes, l'impétigo et même les vers, Paré emploie une pommade au vif-argent et la fait prendre à l'intérieur, variant les doses suivant l'âge du petit malade, en s'appuyant sur l'autorité d'Antonius Musa qui dit avoir coutume d'en donner aux petits enfants, à demi-morts, contre leurs vers et en avoir obtenu bon résultat.

Il nous faut mentionner pour compléter ce que Paré dit des parasites de l'enfant, un passage placé à la fin d'un chapitre qu'il consacre aux *Dragonneaux*, chapitre fait tout entier avec ce qu'il a vu dans Paul d'Egine, Soranus d'Ephèse et d'autres encore, puisqu'il s'agit de la filaire qu'il décrit comme maladie sévissant en Arabie.

Voici ce dernier paragraphe : « Il y a une autre maladie appelée cridons, qui provient aux petits enfans, qui les vexent et tourmentent ainsi que s'ils avoient des espines au dos en se tournant ça et là, et sont petits poils gros et assez espais de longueur d'une petite espingle. Ils se curent avec l'eau plus chaude que tiède, puis frottés de miel incorporé avec farine de fourment : cela fait, on les voit sortir hors du cuir, puis on

les tire avecques petites pincettes. Je croy que ceste maladie n'a esté connue aux anciens, au moins que j'aye peu encore descouvrir ». Le serait-elle aussi peu des modernes, ou s'agit-il d'une affection de la peau insuffisamment décrite ou disparue ? Il est difficile de préciser.

VI. — *Rachitisme.*

Bien qu'avec les doctrines actuelles, la nature infectieuse ou parasitaire du rachitisme ne soit en rien démontrée, nous rapporterons ici ce qu'en dit Ambroise Paré, pour ne pas faire, dans cette étude, un chapitre de plus que le peu d'abondance des documents ne justifierait guère. Au reste, si on veut le considérer comme résultant d'une auto-intoxication, ainsi qu'on le dit aujourd'hui, les maladies infectieuses et parasitaires dont il vient d'être question seront plus voisines de lui que les affections étudiées dans les chapitres suivants.

Cette question de la part que l'on peut attribuer à Paré dans l'historique du rachitisme est toute d'actualité. Comme l'on sait, la tradition

fait commencer cet historique avec le petit livre de Glisson, qui parut en 1650.

M. L. Spillmann, dans un récent travail, écrit que la première observation à peu près certaine de rachitisme est due à J. B. Théodose, médecin de Bologne, qui écrivit vers 1540, et dont les œuvres médicales ne furent publiées qu'en 1553, après sa mort (1).

M. A. Delpeuch (2) a repris cette discussion, qui se trouve déjà en partie dans les *Commentaires* de Van Swieten, et contrairement à l'opinion de celui-ci, qui n'accepte pas pour un cas de rachitisme l'observation de Théodose, il se rallie à la formule de M. Spillmann. Mais il montre en même temps que si cette observation de Théodose laisse encore place au doute, il n'en est pas de même des faits de Paré, un peu postérieurs. Il ajoute que la médecine ancienne, avec Soranus d'Ephèse et Galien, avait déjà observé et décrit le rachitisme.

Au sujet de Paré, voici les pièces du procès.

En différents endroits, il est question de pied-bot, de déviation du genou, et de diffor-

1. L. SPILLMANN. Le rachitisme. *Thèse de Nancy*, 1900.

2. A. DELPEUCH. Le rachitisme et la médecine ancienne. *Presse médicale*, 12 décembre 1900, p. 383.

mités de la colonne. Nous avons déjà eu l'occasion d'en parler. L'étude des pieds-bots, avec appareils orthopédiques pour le traitement, et, au livre *des Luxations*, celle des différentes variétés de luxation (de cause interne) de la colonne sont très détaillées. Il explique les modifications qui surviennent alors du côté des ligaments, des cartilages, et des os eux-mêmes. Mais le document le plus intéressant, celui du reste sur lequel M. Delpeuch appuie sa démonstration, se trouve en ces termes au livre qui traite *d'ajouter ce qui défaut* :

« Quelques-uns, et principalement les filles, parce qu'elles sont plus mollasses, deviennent bossues, pour ce que leur espine n'est pas droite, mais en arc ou en figure de S : et tel accident leur advient quelquesfois par cheutte ou coups, ou quelque vice de se situer, comme nous avons amplement montré au livre des luxations. Ou pareillement parce que les folles mères, subit qu'elles voient leurs filles se pouvoir tant soit peu tenir debout, leur apprennent à faire la révérence, les faisant baisser l'espine du dos, de laquelle étant encore les ligaments laxes, mols et glaireux, en se relevant, pour la pesanteur de tout le corps, dont l'espine est le fondement

comme la carène d'un navire, se contourne de costé et d'autre, et se ploye en figure de la lettre S, qui fait qu'elles demeurent tortues et bossues, et quelquefois boiteuses.

« Ainsi, plusieurs filles sont bossues et contrefaites pour leur avoir en leur jeunesse par trop serré le corps. Qu'il soit vray, on voit que de mille filles villageoises, on n'en voit une bossue : à raison qu'elles n'ont eu le corps astringé et trop serré. Parquoy les mères et les nourrices y doivent prendre exemple » (1).

Et il donne la figure d'un corselet de fer, troué pour diminuer son poids, qu'il faut faire porter aux enfants tortus pour les redresser. On aura plusieurs appareils, de plus en plus voisins de la rectitude parfaite, et qu'on emploiera successivement, jusqu'à guérison complète. Mais il faut que la maladie soit encore au début, sinon les déformations sont irrémédiables.

Il connaît, de même, les conséquences de la déviation de la colonne sur la respiration et la nutrition générale. Le sternum perd, dit-il, sa largeur convenable, et s'aiguise en pointe. Les côtes sont « perverses de leur situation

1. Malg., T. II, p. 611.

naturelle », et les malades deviennent asthmatiques et emphyzémateux. Puis les vaisseaux sont plus ou moins comprimés, le cours de la circulation se ralentit, de sorte que le corps entier souffre. Et, comme il s'agit d'un sujet en période de croissance, c'est le retard du développement normal qui résulte de cette difformité, et en particulier, l'infantilisme, qu'il décrit avec une précision remarquable.

Telles sont les indications que l'on trouve dans Ambroise Paré. Comment les interpréter ? Il est évident, dès l'abord, que la description précédente comprend deux ordres de faits très différents : d'une part des cas de déformations tardives, juvéniles plutôt qu'infantiles, et qu'il convient de faire rentrer dans le cadre des scolioses dites *adolescentium*, des pieds-bots acquis, etc ; et d'autre part, des exemples de maladies de la première enfance.

Pour M. Delpuech, qui ne s'est occupé que de ces derniers cas, c'est bien du rachitisme qu'il s'agit ici. « Il est reconnaissable, dit-il, à ses traits les plus nets : déformations des pieds et des genoux, déviation latérale du rachis, gibbosité, sans parler du milieu (on pourrait ajouter le thorax en carène) mais ces traits, pour

s'imposer à l'attention et à la mémoire des successeurs de Paré, auraient voulu être fondus en un type unique, être associés sous un nom commun. Ambroise Paré est donc le premier médecin français qui ait donné place au rachitisme dans la pathologie ».

CHAPITRE IV

Système nerveux. Hérité. Malformations.

Lorsqu'Ambroise Paré écrivait, les fonctions et les maladies du système nerveux n'étaient guère mieux connues qu'aux temps hippocratiques. Chirurgien, il ne fallait point s'attendre à ce qu'il orientât de ce côté ses études : il n'en avait ni l'occasion, ni le pouvoir.

L'occasion lui présentait surtout des cas de traumatismes du système nerveux, survenant pour la plupart chez des adultes, et par conséquent d'un intérêt nul au point de vue des affections de l'enfance. Du reste, il les considérait toujours en chirurgien seulement ; il mettait tous ses soins au traitement, mais les symptômes et leur pathogénie ne l'arrêtaient guère.

Et même, l'occasion lui eût-elle été donnée, qu'il n'eût pas eu le pouvoir d'en tirer parti. On

se souvient de la distinction rigoureuse que la tradition faisait à cette époque entre les études chirurgicales et celles dont il était permis de disserter aux seuls docteurs, c'est-à-dire aux médecins. Les affections nerveuses étaient du dernier groupe, et Paré était trop naturellement modeste, trop sincèrement respectueux des institutions établies, trop désireux aussi de sa paix, pour s'aventurer dans un domaine qu'il ne considérait pas comme sien, et dont des arrêts du Parlement lui interdisaient l'entrée.

Mais les docteurs et les gens de loi ne pouvaient l'empêcher de nous donner, à côté d'observations chirurgicales dont un petit nombre seulement doit être signalé à cette place, quelques idées générales très justes, surtout sur l'influence de l'hérédité et de l'habitude.

Les observations chirurgicales concernant le système nerveux ont trait surtout à l'hydrocéphalie et à différents cas de fractures du crâne.

L'hydrocéphalie était relativement assez bien connue du temps de Paré, les anciens Grecs et les Arabes l'avaient longuement étudiée. Mais tous avaient commis l'erreur, à laquelle Paré n'échappe point, de confondre dans une même classe, l'hydrocéphalie d'une part, la bosse

séro-sanguine et le céphalématome de l'autre. D'où cette contradiction facile à prévoir, entre les cas d'hydrocéphalie interne, presque toujours progressifs, à pronostic fatal, et qu'il ne faut pas opérer (1), et les « épanchements d'humeur » entre le cuir musculeux et le péricrâne, ou entre le péricrâne et la tête. Pour ces derniers, s'ils ne se résolvent pas d'eux-mêmes, il faut les inciser, en évitant le muscle temporal, et ainsi sort l'humeur, « comme une lavure de chair sanglante ».

Du reste, la confusion était plus dans les mots que dans la pensée de Paré et de ses contemporains. Le traumatisme obstétrical est pour eux la grande cause des épanchements hémorrhagiques extérieurs au crâne ; l'abondance anormale et mystérieuse des sérosités correspond à l'hydrocéphalie interne.

Pour l'hydrocéphalie, Paré avait été surtout tributaire de ses prédécesseurs, son texte même

1. Dans son *Introduction à la Chirurgie* (Malg. T. I, p. 29) Paré signale la trépanation dans l'hydrocéphalie, mais si l'on se reporte au sixième livre. (*Des Tumeurs contre nature*) (Malg. T. I, p. 376), il est aisé de voir que d'après lui, cette trépanation n'a d'utilité que dans l'hydrocéphalie externe, c'est-à-dire la bosse séro-sanguine et le céphalématome. Il ne s'agit pas alors d'une véritable trépanation, mais d'une simple incision des téguments.

renferme de nombreux emprunts à Vésale, à Albucrasis, à Dalechamps. Il fut plus heureux, et son œuvre est plus personnelle en ce qui concerne les conséquences, et surtout le traitement des *fractures du crâne*. Pour éviter des redites, nous réunirons ici dans un même résumé ses notions relatives aux plaies du cerveau, et aux fractures du crâne sans enfoncement ni esquilles.

Il faudrait, pour montrer tout le soin qu'Ambroise Paré a donné à cette étude, passer en revue les observations que lui avait fournies la chirurgie d'armée. Mais cette excursion dans la pathologie de l'adulte entraînerait trop loin. Les différentes méthodes opératoires, les instruments variés, tirefonds, élévatoires, rugines et trépan, par lesquels il avait perfectionné les données acquises par Guy de Chauliac, Bérenger de Carpi et bien d'autres, ne sont du reste pas toujours applicables à l'enfant.

A la suite d'une grande contusion, le crâne des petits enfants se peut enfoncer en dedans, car leurs os sont encore « tendres, lanuleux et mols ». Et, si ces os ne se relèvent d'eux-mêmes, il faut appliquer une ventouse avec grande flamme. A noter en passant que pour que la ventouse agisse dans les meilleures conditions pos-

sibles, il faut faire fermer, dit Paré, le nez et la bouche au malade pour retenir son haleine. Par ce moyen, le cerveau et ses membranes aident la ventouse à réduire l'os en sa place. Cette précaution, dont l'absurdité n'est plus à démontrer aujourd'hui, et qui s'explique avec les idées alors régnantes sur les communications entre la pituitaire et le cerveau, avait peut-être paru douteuse à Paré, car il s'appuie pour la mentionner sur une citation de Paul d'Egine, et elle manque même dans l'édition de 1561.

Cette grande mollesse du crâne des enfants, et aussi la sensibilité extrême de leur jeune cerveau en voie de se former, entraîne pour eux un pronostic très grave des traumatismes crâniens. De même les suites médiatees de tels traumatismes — nous dirions aujourd'hui les complications infectieuses secondaires — sont plus fréquentes et plus graves chez eux.

« Les os des enfants sont moins durs et plus déliés, arrosés et imbus de sang, que ceux des vieux : et partant s'altèrent et pourrissent plus tost. Parquoy telles playes sont plus dangereuses et mortelles qu'elles ne sont ès vieilles gens, parce que leurs os s'altèrent et pourrissent plus tost, à raison qu'ils sont de température plus

chaude et humide, et par conséquent plus faciles à pourrir : et pour leur tendreté et mollesse communiquent plus tost leur pourriture aux membranes et cerveau, dont la mort s'ensuit plus tost qu'à ceux qui sont d'aage viril » (1).

Quelques observations de Paré sont intéressantes, soit par les circonstances cliniques qu'elles rapportent, soit plus encore par l'opposition qui s'y manifeste entre la précision de l'examen et les conclusions pathogéniques imprévues, auxquelles devait nécessairement conduire l'état embryonnaire des bases scientifiques.

A Turin, en 1538, Paré est appelé à soigner un jeune page du maréchal de Montjean. Cet enfant, jouant avec ses compagnons, reçoit un coup de pierre à la tête. Il y a une fracture avec embarrure du pariétal droit, avec issue par la plaie de substance cérébrale, — la grosseur d'une demi-aveline, ou environ —, Paré reconnaît la nature du corps hernié, et porte un pronostic mortel. Survient un autre médecin, qui prétend que ce que l'on voit dans la plaie est de la graisse et non du cerveau. Paré tient bon, soutient qu'aux dissections on ne voit point de

1. Malg. T. II, p. 26.

graisse dans le crâne, mais comme la discussion continue, il lui vient un argument qu'il pense péremptoire :

« Dans le crâne, dit-il, il ne se peut faire graisse, encore que les parties soient froides, à cause qu'il y a grande quantité d'esprits animaux qui sont très chauds et subtils, joint la multitude des vapeurs élevées de tout le corps à la tête, lesquelles choses empêchent la génération de la graisse » (1).

Voilà un exemple des raisonnements du temps. La suite de l'observation précédente mérite d'être rapportée. Contrairement aux prévisions, le malade guérit. Mais il resta sourd. Y avait-il une lésion concomitante de l'oreille interne, ou bien la perte de substance cérébrale avait-elle atteint les centres auditifs ? On conviendra qu'à distance il y aurait quelque témérité à se prononcer.

Au point de vue thérapeutique, A. Paré recommande beaucoup l'emploi du séton, dans les affections inflammatoires aiguës du crâne, accompagnées de phénomènes nerveux. Il raconte même l'histoire d'un jeune épileptique

1. Malg. T. II, p. 71.

chez lequel l'application du séton aurait supprimé les crises.

Mais il ne servirait de rien d'énumérer les diverses observations, plus ou moins incomplètes ou obscures, qui concernent des enfants atteints d'affection du système nerveux n'empruntant à leur âge aucun caractère spécial. L'esprit de Paré se montre plus à son honneur dans les pages qu'il a consacrées aux soins à donner à la première enfance, dont il a été question déjà dans un autre chapitre. Il insiste à plusieurs reprises sur l'importance extrême de l'*habitude*, dans l'éducation physique et psychique de l'enfant. On a vu précédemment ce qu'il dit de la position que doit occuper le petit enfant, dans la chambre où il est couché, par rapport à la lumière. Il faut, dit-il, que la lumière soit en face de lui, qu'elle lui parvienne en ligne droite, sinon, si elle est placée latéralement à lui, et toujours du même côté, ses yeux se dévieront dans ce sens, et il se mettra à loucher.

Aucun soin, aucune précaution ne saurait être inutile à cet âge, tellement est grande la puissance de l'habitude. Et, de même que par prédominance d'action de certains muscles ocu-

lares, les enfants peuvent devenir strabiques, de même ils peuvent acquérir tel ou telle qualité ou défaut, suivant l'accoutumance qui leur est donnée.

« Ainsi voyons-nous les enfants devenir gauchers, lorsque s'exercent tousiours de la main senestre, et la dextre demeure oysive, laquelle par même moyen est moins nourrie, et par conséquent plus foible. Que si un homme jà fait, s'accointant d'un boiteux, prend et retient je ne sais quoy du train du boiteux, pourquoy le semblable ne se fera tel aux enfants, desquels la chair molle et délicate est prompte à toutes mutations et inflexions ? (1)

L'habitude et l'*hérédité*, ces deux facteurs dont l'influence est parfois si nette sur le développement du système nerveux de l'enfant, n'ont pas été méconnus par Ambroise Paré. Il a consacré un livre entier aux *Monstres et Prodiges*. On y trouve, au milieu d'exemples trop nombreux et trop grossiers de la crédulité et de la superstition du Moyen-Age, des notions précises sur quelques hérédités pathologiques. Les difformités extérieures, les malformations locales,

1. Malg. T. II, p. 691.

les défauts de la parole, la goutte, la pierre, les maladies mentales, l'épilepsie, sont transmissibles héréditairement, et dès l'enfance on peut trouver pour les affections qui se développeront plus tard seulement, des traces du vice original.

Quant aux exemples contenus dans ce livre des *Monstres et Prodiges*, on aura quelque idée de leur valeur scientifique par la citation suivante :

« *Des causes des Monstres.*

Les causes des monstres sont plusieurs.

La première est la gloire de Dieu.

La seconde, son ire.

La troisième, la trop grande quantité de semence.

La quatrième, la trop petite quantité.

La cinquième, l'imagination.

La sixième, l'angustie, ou petitesse de la matrice.

La septième, l'assiette indécente de la mère, comme, estant grosse, s'est tenue longuement assise les cuisses croisées, ou serrées contre le ventre.

La huitième, par cheute, ou coups donnés contre le ventre de la mère étant grosse d'enfant.

La neuvième, par maladies héréditaires ou accidentales.

La dixième, par pourriture, ou corruption de la semence.

L'onzième, par mixtion, ou mélange de semence.

La douzième, par l'artifice des mendiants.

La treizième, par les démons ou diables ».

L'exemple de la gloire de Dieu, c'est l'histoire de l'aveugle-né de l'Evangile selon Saint Jean, « lequel, ayant recouvert la veuë par la grâce de Jésus-Christ, fut interrogué de ses disciples, si le peché de luy ou de ses parents estoit cause qu'il eust esté ainsi produit aveugle dès le jour de sa nativité. Et Jésus-Christ leur répondit : Que luy, ne son père, ne sa mère n'avoient peché, mais que c'estoit à fin que les œuvres de Dieu fussent magnifiées en luy » (1).

Tous les exemples que Paré donne dans ce livre ne sont assurément pas aussi exclusivement traditionnels, mais ceux dont l'observation médicale est suffisamment exacte seront signalés avec les maladies congénitales des différentes régions.

1. Malg. T. III, p. 3. Cf. Jean, Chap. IX, 1-4.

CHAPITRE V

Maladies chirurgicales.

Les maladies chirurgicales des enfants dont on trouve mention dans l'œuvre de Paré seront étudiées ici par régions, selon la classification en usage aujourd'hui — qui, du reste, ne s'écarte pas de beaucoup de celle du xvi^e siècle.

I. — *Tête et cou.*

On a vu, dans le précédent chapitre, toute l'importance que Paré a donnée à l'étude des fractures du crâne ; nous ne reviendrons pas sur ce sujet. Nous rappellerons seulement qu'au point de vue chirurgical son œuvre personnelle est bien plus considérable qu'au point de vue des accidents nerveux des fractures. Il a beaucoup

pratiqué la trépanation, il en a réglé en partie et perfectionné le mode opératoire, il a inventé toute une série d'instruments pour aider dans les opérations sur le crâne la main du chirurgien, et, dans cette partie de médecine opératoire, il n'oublie pas les enfants ; il rappelle à plusieurs reprises que les fontanelles peuvent persister un temps variable, et que, lorsque l'on doit trépaner un enfant, il faut avoir grand soin de s'assurer que l'on ne va pas poser à l'aveuglette le trépan au niveau d'une fontanelle, et entrer, faute de précautions, dans la substance cérébrale.

Nous nous sommes de même expliqués sur ce qu'il dit du céphalématome ; il n'y a pas lieu d'y revenir.

Le cinquième chapitre de son sixième livre (*Des Tumeurs en particulier*) est consacré, dans ses Œuvres complètes, à la ranula, ou grenouillette, qu'il décrit bien quant à ses signes objectifs. Malheureusement, une fois de plus, les théories pathogéniques erronées font tort à l'exactitude de l'observation clinique. « Elle est faite, dit-il, de matière pituiteuse... tombant du cerveau sous la dite langue ». Il recommande l'ouverture par le cautère actuel, plutôt qu'avec

la lancette, impuissante à prévenir les récidives. Il donne la figure d'un cautère courbe, que l'on doit appliquer à travers un trou, fait dans une plaquette de fer, destinée à protéger les parties voisines pendant l'opération. Tout ce chapitre avait été publié pour la première fois en 1561 dans le *Traité des plaies de tête*. Il y a fait diverses allusions en d'autres parties de ses œuvres, rapportant, sans insister, des cas observés chez des enfants.

Dans le troisième chapitre du même livre, il raconte la cure d'un jeune enfant, atteint de *parotidite*, prise par un médecin pour un abcès qu'il allait ouvrir, lorsque spontanément la tumeur se réduisit en partie. Thierry de Héry, de qui il tient l'histoire, guérit le jeune malade par l'application d'onguent napolitain. On trouve plus loin une autre observation analogue sans grand intérêt.

Le bec-de-lièvre est étudié dans le vingt-sixième chapitre du huitième livre (*des plaies en particulier*). Il insiste sur les détails du traitement, la nécessité de l'avivement soigneux avant la suture, l'utilité d'une broche qui unit mieux les surfaces cruentées qu'une suture simple. C'est la première fois, dit Malgaigne, qu'ap-

paraît dans la langue chirurgicale le mot de bec-de-lièvre. Franco, dont la 2^e édition parut la même année que le *Traité des plaies de tête* de Paré, en 1561 donne encore à cette lésion le nom de bouche, ou lèvre fendue de la nativité. Certains auteurs ont même prétendu que Paré avait été le premier à le décrire ; c'est inexact, et Galien entre autres le connaissait, et l'a étudié avec d'autres malformations du même genre, sous le nom commun de coloboma.

Dans une région anatomique voisine, on peut signaler à nouveau ces observations et descriptions de *ganglions* tuberculeux du cou, sur lesquels nous avons insisté plus haut. Il en donne le traitement chirurgical, l'extirpation après incision. Il parle des cas où des adhérences aux gros vaisseaux du cou rendent l'opération hasardeuse, et conseille alors de se contenter de lier les ganglions à leur base, pour que les adhérences se détruisent petit à petit, libérant la partie à extirper.

Les *plaies de la langue* étaient réputées, avant Paré, échapper aux ressources de l'art. Lorsqu'elles étaient limitées, on les laissait guérir sans traitement spécial. Si elles étaient étendues, on ne tentait pas la suture, et l'organe

blessé se mortifiait plus ou moins, d'où la gravité relativement considérable de telles plaies, soit au point de vue fonctionnel, soit même parfois *quoad vitam*. Paré réagit dans ses écrits contre cette habitude fâcheuse des chirurgiens. Il cite, chez l'enfant, des exemples heureux de suture de la langue, même avec une plaie transversale étendue et contuse, comme celle que peuvent faire les arcades dentaires violemment rapprochées, la langue étant prise entre elles. Il fait plus, et donne la figure d'un appareil prothétique qu'il avait trouvé chez un jeune sujet, amputé de la plus grande partie de la langue, et qui avait essayé lui-même de remédier à son infirmité.

Il rapporte différents cas de *malformation congénitale du conduit auditif externe*, produisant des troubles plus ou moins graves de l'ouïe. Il donne avec détail les différents moyens — qui ne diffèrent en rien des procédés actuels, et dont il n'est pas l'inventeur, — d'extraire du conduit auditif les corps étrangers que les enfants, plus souvent que les adultes, y introduisent.

II. — *Thorax et abdomen.*

La chirurgie du thorax chez l'enfant se borne à quelques observations éparses et sans intérêt, se rapportant surtout à des fractures de côtes et à des empyèmes opérés. Du côté de la chirurgie abdominale, on trouve un peu plus de renseignements.

Nous avons déjà signalé ce qu'il dit de l'ascite curable des jeunes sujets, aujourd'hui variété bénigne de la tuberculose du péritoine. Il a eu maintes fois l'occasion de pratiquer la paracentèse abdominale, — bien entendu avec des résultats variables. Il en décrit le manuel opératoire et l'instrumentation, qui n'ont guère varié depuis son temps.

Les *hernies* forment une suite importante de chapitres dans le livre *des tumeurs en particulier*. A. Paré les appelle des « hargnes ».

« Ce mot de hargne, dit-il, a été donné à ceste maladie, parce que ceux qui sont vexés, (pour la douleur qu'ils sentent), coustumièrement sont hargneux, c'est-à-dire mal-plaisants et criarts, principalement les petits enfans » (1).

1. Etymologie d'ailleurs inexacte. Du latin *hernia*.

Les différentes variétés de hernie sont pour lui assez nombreuses, parce qu'il y mêle l'hydrocèle et d'autres accidents locaux. Il décrit bien les hernies inguinale et ombilicale, et quelques-uns des différents organes qu'elles peuvent contenir, insistant sur leur fréquence relative chez les enfants. Pour eux, dont la paroi abdominale est faible et facilement relâchée, les moindres efforts peuvent produire une hernie, et Paré invoque comme cause, souvent méconnue, les cris et la toux dans le jeune âge.

Ces chapitres, qui sont, du reste, inspirés en partie de Guy de Chauliac, sont intéressants à lire pour les chirurgiens, par la discussion de différents procédés de cure radicale qu'il rapporte, et dont un, au moins lui est personnel. De même les bandages, dont la description est accompagnée de figures.

Dans le même livre, le chapitre XIX est intitulé : *De la relaxation du gros boyau culier*. Il y est traité du prolapsus rectal, observé par A. Paré surtout chez les jeunes enfants. Les symptômes et le traitement (réduction et astringents locaux), sont convenablement exposés; mais Paré ne fait pas de différence entre les variétés plus ou moins complètes de prolapsus.

Ambroise Paré a trouvé, dans la chirurgie des *organes génito-urinaires* chez l'enfant, différentes occasions d'appliquer des procédés nouveaux, ou de vérifier la valeur de ceux de ses prédécesseurs. C'est au quinzième livre (*Opérations de chirurgie*) que l'on trouvera la plupart de ces documents. On y lit des cas de cure d'hypospadias, et, ce qui est plus instructif, une longue étude sur les calculs du rein et des voies urinaires. Les enfants, y sont d'après lui, plus sujets que les adultes « à raison de leur insatiable voracité ». Les procédés d'examen et d'exploration sont soigneusement étudiés, puis le traitement prophylactique, chez ceux qui en sont atteints, pour prévenir la formation d'autres calculs. Il insiste beaucoup sur les diurétiques, et les aliments nuisibles (chair de bœuf, porc, moutarde, épices, vins généreux, etc.)

Enfin, un chapitre, le quarante-quatrième du livre, est consacré à la taille, faite par lui chez un enfant du sexe masculin, et répétée depuis sur d'autres sujets. Son procédé est la taille périnéale, suivant le mode de Franco, avec peu de modifications (incision sur la ligne médiane, sur l'index introduit dans le rectum, comme conducteur). Pour le traitement post-opératoire, il

conseille de lier les genoux du sujet, de manière à affronter le plus possible les lèvres de la plaie périnéale. Cette recommandation ne se trouve ni dans Franco, ni dans Guy de Chauliac.

III. — *Membres.*

Autant la chirurgie d'Ambroise Paré est riche d'observations sur la pathologie des membres, concernant l'adulte, autant ces observations sont rares, concernant l'enfant.

A plusieurs reprises, Paré parle de la rapidité de la consolidation des *fractures* chez l'enfant, et du bon pronostic général de telles fractures. On peut trouver à ce sujet différentes observations éparses, et qui seraient très instructives, si quelques-unes ne concernaient pas, selon toute vraisemblance, des cas de décollement épiphysaire. Il a, comme l'on sait, porté une grande attention aux fractures, et de son temps, il était certainement le chirurgien qui les connaissait le mieux. Dans les livres classiques de nos jours, on trouve souvent rapportée l'histoire bien connue de la fracture de jambe compliquée

dont il fut lui-même victime. Le traitement général des fractures, l'hygiène et le régime du blessé, occupent dans ses écrits une place presque aussi grande que le traitement chirurgical lui-même. Au sujet de l'enfant en particulier, qu'il faut, en pareil cas, bien nourrir sans le suralimenter, on trouvera des notions très justes.

Il a très longuement étudié les *luxations*, et il insiste sur la facilité relative de la réduction de la plupart d'entre elles chez l'enfant, d'abord parce que les masses musculaires sont moins volumineuses, et surtout parce que les ligaments sont infiniment plus souples que chez l'adulte, de telle sorte que très souvent, pour une luxation de l'épaule par exemple, lorsque l'extension a été convenablement faite, la réduction s'opère d'elle-même, les faisceaux musculaires ramenant la tête humérale en bonne position, au milieu de fragments capsulaires non scléreux ni résistants.

Il est inutile d'insister sur les arrachements ligamentaires dans les réductions de luxations, plus fréquents chez l'enfant que chez l'adulte.

On trouvera de plus utiles documents dans les pages un peu éparses de ses traités chi-

rurgicaux, qu'il a consacrées aux atrophies osseuses et musculaires, consécutives aux luxations non réduites, congénitales ou accidentelles. Il décrit bien, entre autres, la luxation congénitale de la hanche.

Si l'on passe maintenant à la pathologie spéciale des membres, on ne rencontrera, à part les malformations et déformations dont il a été question dans les chapitres précédents, surtout à propos du rachitisme, que des observations sans grand intérêt. Peut-être pourrait-on faire une exception en faveur de la syndactylie, qu'il a étudiée en deux chapitres distincts. Les chirurgiens trouveront à cette place la description et la figure de pinces coupantes destinées à l'amputation de doigts surnuméraires.

CONCLUSIONS

1° Ambroise Paré ne fut pas seulement un chirurgien habile, et parfois génial, comme on le sait communément. Certains traits de son caractère, et les tendances de son esprit vers l'observation clinique lui donnèrent assez souvent l'occasion de penser et d'agir en médecin.

2° Les usages et les règlements alors en vigueur interdisant aux chirurgiens de s'occuper des choses de la médecine, Ambroise Paré dut être très réservé à cet égard dans ses écrits. On retrouve pourtant, dans la plupart d'entre eux, des notions intéressantes et instructives, surtout en ce qui concerne la médecine des enfants.

3° Ces notions, utiles pour l'histoire des doctrines médicales, sont précieuses surtout par les renseignements qu'elles nous donnent sur la personnalité de l'auteur.

Vu : le Président de thèse

GRANCHER

Vu : le Doyen,
BROUARDEL

Vu et permis d'imprimer,
Le Vice-recteur de l'Académie de Paris,

GRÉARD

TABLE

AVANT-PROPOS	9
CHAPITRE I. — <i>La vie et les œuvres d'Ambroise Paré</i> . . .	12
I. — Les précurseurs d'Ambroise Paré.	12
II. — Ambroise Paré	17
CHAPITRE II. — <i>Le nouveau-né</i>	51
I. — Premiers soins	51
II. — Allaitement. Sevrage. Dentition	59
III. — Pathologie du nouveau-né	71
CHAPITRE III. — <i>Maladies infectieuses et parasitaires.</i>	
<i>Rachitisme.</i>	75
I. — Fièvres éruptives	75
II. — Peste	81
III. — Infections bucco-pharyngées	82
IV. — Infections chroniques. Syphilis infantile . . .	84
V. — Parasites	89
VI. — Rachitisme	93
CHAPITRE IV. — <i>Système nerveux. Hérité. Malforma-</i>	
<i>tions.</i>	98
CHAPITRE V. — <i>Maladies chirurgicales</i>	110
I. — Tête et cou	110
II. — Thorax et abdomen	115
III. — Membres	118
CONCLUSIONS	121

